

L'IMAGE DE LA FEMME
DANS ADELE ET THEODORE DE Mme DE GENLIS

By

MARYSE DUGGAN

B. A. Université de Nancy, France, 1974

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF
THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS

in

THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
(Department of French)

We accept this thesis as conforming
to the required standard

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA
September, 1984

©

Maryse Duggan, 1984

In presenting this thesis in partial fulfilment of the requirements for an advanced degree at the University of British Columbia, I agree that the Library shall make it freely available for reference and study. I further agree that permission for extensive copying of this thesis for scholarly purposes may be granted by the head of my department or by his or her representatives. It is understood that copying or publication of this thesis for financial gain shall not be allowed without my written permission.

Department of FRENCH

The University of British Columbia
1956 Main Mall
Vancouver, Canada
V6T 1Y3

Date October 10, 1984

Abstract

Cette étude a pour objet l'image de la femme dans Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation de Mme de Genlis. La condition de la femme dépend essentiellement de l'éducation qui lui est réservée et qui la prépare à assumer son rôle dans la société. Dans les dernières décennies du 18ème siècle, Jean-Jacques Rousseau fait figure de précurseur en ce qui concerne le domaine pédagogique, mais l'éducation qu'il préconise pour la femme est excessivement limitée, réduite à son aspect utilitaire. Mme de Genlis s'oppose catégoriquement à toute limitation dans le domaine des connaissances féminines. Le programme établi pour la jeune fille recouvre à la fois le domaine académique avec une emphase toute particulière sur la méthode directe pour les langues vivantes, le domaine artistique où la peinture n'est plus un interdit et où la musique est enseignée selon une méthode toute nouvelle, et enfin le domaine domestique qui reprend les principes de Rousseau en les rendant plus pratiques. Mais la finalité de l'éducation proposée par Mme de Genlis reste ambiguë : elle marque un pas vers la libération de l'être féminin tout en lui imposant une double forme de soumission, à savoir au mari et à la mère.

Le personnage de la mère apparaît comme étant, en fait, l'image de la femme par excellence : à l'idéal maternel qui conçoit la mère comme responsable du bien-être physique de l'enfant, s'ajoute l'idéal pédagogique où elle est investie de la mission de former sa fille intellectuellement. Cette

double fonction de la mère lui donne un pouvoir absolu sur sa fille dont la dépendance se prolonge bien au-delà du mariage, passage traditionnel entre le pouvoir parental et le pouvoir marital. Cette dépendance n'est cependant pas ressentie comme une soumission; elle se justifie par des liens affectifs qui excluent par ailleurs toute autre présence féminine. Le système éducatif préconisé par Mme de Genlis est fondé sur la religion et la morale que la mère inculque à l'enfant tant par l'instruction que par l'exemple. Notre analyse sur ce point montre que les principes religieux restent quelque peu superficiels et qu'un des préceptes moraux les plus importants, comme la bienfaisance, laisse apparaître une forme de sélection sociale. Le but de l'auteur en ce qui concerne la femme est de l'inciter à assumer sa responsabilité de mère et de remédier ainsi au vide d'une existence dominée par les dissipations qu'offre la société. Et derrière l'image parfaite de la mère apparaît la Comtesse de Genlis, investie de toutes les qualités.

Le rôle essentiel de la femme est d'être mise en présence de l'homme. Mme de Genlis présente une image très négative de la femme coquette et légère qui culmine dans le personnage de la maîtresse, l'usurpatrice des droits de l'épouse. Aux personnages masculins du roman est confié le soin de juger des points sur lesquels la femme est inférieure à l'homme et ceux plus importants où elle lui est supérieure. Deux figures négatives de l'homme sont présentées dans le roman : celle du père qui abuse de ses droits pour enfermer sa fille dans un couvent et celle du mari violent et jaloux qui séquestre sa

femme. A l'exception de ces exemples extrêmes, la contestation des droits de l'homme prennent surtout la forme de plaintes sourdes, non partagées par le personnage féminin principal qui a su établir sa suprématie spirituelle. C'est enfin par sa conception du mariage que Mme de Genlis fait figure de réformatrice : il revient toujours aux parents de choisir un époux pour leur fille, mais ce choix se fait en fonction de critères qui laissent apparaître le côté romanesque et idéaliste de la romancière.

Table des matières

Introduction -----	page 1
I. Image de la jeune fille à travers son éducation	p. 5
L'éducation traditionnelle -----	p. 5
Education reçue par Mme de Genlis -----	p. 7
Cursus et méthode -----	p. 10
Les Arts -----	p. 13
Les langues vivantes -----	p. 15
La littérature -----	p. 18
Le théâtre -----	p. 20
Mme de Genlis adepte de Rousseau -----	p. 21
Des connaissances "anti-conformistes" -----	p. 24
Cadre de l'éducation -----	p. 27
Truquages et artifices -----	p. 30
Ambiguïté et finalité de l'éducation -----	p. 33
II. Image de la mère -----	p. 39
L'idéal maternel -----	p. 39
La puériculture -----	p. 40
Hygiène et santé -----	p. 42
Les connaissances académiques et artistiques ----	p. 46
Vocation et expérience -----	p. 48
Remarques sur l'importance de l'enfance -----	p. 49
La fonction de pédagogue -----	p. 50
Les liens affectifs -----	p. 53
La mère-amie -----	p. 55

Système éducatif élitiste? -----	p. 56
La mère garante de la religion -----	p. 58
La morale -----	p. 61
L'irresponsabilité de la mère et ses conséquences -----	p. 65
La responsabilité et ses conséquences: soumission de la fille -----	p. 70
La pédagogie salvatrice -----	p. 72
La romancière et son personnage principal -----	p. 74
 III. La femme dans l'empire de l'homme -----	 page 77
La femme juge de la femme dans son influence néfaste sur l'homme -----	p.77
La maîtresse -----	p.81
L'homme critique et juge de la femme -----	p.83
Points sur lesquels l'homme reconnaît la supériorité de la femme -----	p.87
Deux figures négatives de l'homme: le père et le mari -----	p.89
La femme martyre -----	p.95
Plaintes formulées contre les hommes -----	p.97
Mise en garde et conseils de la mère -----	p.98
Tentatives de la femme pour améliorer son sort -	p.100
Les liens du mariage traditionnel -----	p.104
L'amour et la passion -----	p.106
Le mariage selon Mme de Genlis: réforme et tradition -----	p.109

Conclusion -----	p.115
Notes -----	p.119
Bibliographie -----	p.123

INTRODUCTION

En 1782, la Comtesse Caroline - Stéphanie - Félicité de Genlis, dont la fonction de gouvernante des princesses d'Orléans vient de s'augmenter de celle de gouverneur des princes, publie Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation.¹ Le roman connaît un succès immédiat et éclatant qui s'étend au-delà des frontières et se prolonge jusqu'au milieu du 19ème siècle. Une des raisons de ce succès est indubitablement le caractère extraordinaire de la position sociale de la Comtesse: elle est la première femme à être promue au poste prestigieux de gouverneur des princes, fonction jusqu'alors assumée par des hommes. On conçoit aisément les remous qu'une telle promotion provoque dans une société traditionaliste; les critiques l'accusent d'être un "bas - bleu", elle se fait huer à une représentation des Femmes Savantes, les couplets sarcastiques et les colibets qui pleuvent sur Mme de Genlis connaissent une longévité peu commune. Mais la Comtesse est de taille à y faire face.

Adèle et Théodore marque en fait le véritable début d'une carrière littéraire prolifique: on recense plus de cent-quarante volumes de la plume de Mme de Genlis, traitant d'éducation, d'histoire, de théologie, de botanique, de théâtre de critique, prenant aussi la forme de romans et de contes. Pas un seul genre où la Comtesse ne se soit pas essayée. C'est peut-être l'ampleur de cette oeuvre qui a arrêté beaucoup de critiques car même Sainte-Beuve avoue ne pas la connaître dans son entier.² Aussi les études biographiques ont-elles pris le pas sur les études critiques, d'autant plus que, comme le dit Alice Laborde, la romancière "dans ses mémoires offrait elle-même une source

inépuisable de documents qui pouvaient être disséqués et interprétés par les commentateurs selon l'humeur de chacun."³

Outre le fait qu'Adèle et Théodore soit, de nos jours encore, un des ouvrages les plus connus de la Comtesse de Genlis, il nous a semblé se prêter tout particulièrement à une étude de l'image de la femme au 18ème siècle. Tout d'abord parce qu'il a pour auteur une des femmes les plus célèbres de la fin du siècle; l'une des plus critiquées aussi.⁴ Ensuite parce que l'éducation, l'un des grands thèmes de l'époque, et celle de la femme en premier lieu, nous permet de juger de l'évolution de sa condition. Et enfin, parce que cet ouvrage pédagogique se double d'un roman épistolaire où foisonnent les personnages féminins, tous calqués semble-t-il sur une société que la Comtesse de Genlis connaît bien.⁵

Sous son aspect pédagogique, le roman traite à la fois de l'éducation des filles, des garçons et des princes. Mais par le titre⁶, le nombre et la répartition des lettres, c'est Adèle qui l'emporte sur Théodore et le prince. De Fénelon à Rousseau, en passant par Mme de Maintenon et la Marquise de Lambert, les pédagogues poursuivent un même but : former les filles à leur destination future d'épouse, de mère et de maîtresse de maison. Mais si les siècles précédents visent à faire des jeunes filles de futures femmes agréables, à l'aise dans leur milieu social, la fin du 18ème siècle veut former des femmes utiles dans leur foyer. Mme de Genlis, elle, tend à faire une synthèse de tous les types d'éducation proposés jusqu'alors. La finalité de son enseignement est de faire, ainsi que le résume un personnage, "qu'une femme ait une raison solide, toutes les vertus,

un esprit orné, une teinture superficielle mais générale des sciences, tous les talents agréables, qu'elle sache plusieurs langues, qu'elle n'ait ni pédanterie, ni prétention et qu'enfin elle conduise sa maison comme une bonne ménagère qui n'aurait pas d'autre mérite." ⁷ Un bien joli programme, somme toute, et qui nous donne une idée de l'excellence féminine dans l'esprit de l'auteur.

Par souci de concision dans la trame de l'histoire, à savoir l'évolution d'Adèle selon les principes pédagogiques mis en oeuvre par la baronne d'Almane, la forme épistolaire du roman est assez irrégulière; quelques lettres sont passées sous silence et apparaissent comme de simples références dans les réponses. L'auteur ne s'intéresse pas à produire un roman par lettres mais cette forme lui convient pour faire à la fois un ouvrage d'éducation et une satire de la société. Mme de Genlis tente aussi le tour de force d'insérer des dialogues rapportés, un journal de voyage et des récits faits par des personnages secondaires, véritables "romans dans le roman."

Sans être absolument pur, le genre épistolaire offre bien des ressources à l'auteur: il permet de soulever toutes les objections possibles à son système éducatif par le truchement des correspondants et de fournir toutes ses réponses et ses justifications par l'intermédiaire de la baronne d'Almane, son porte-parole. Dès les premières lettres, la baronne doit convaincre la vicomtesse de Limours de l'efficacité de sa méthode pour convaincre tout lecteur qui s'opposerait potentiellement à son point de vue. D'autre part, sous forme de lettres, la théorie pédagogique est moins aride, étayée par des exemples

concrets et présentée comme le développement progressif de l'enfant. Et ce que le roman laisse apparaître essentiellement, c'est un large éventail de personnages féminins, une quinzaine en tout, dont les plus intéressants sont Mme de Limours, Cécile, la duchesse de C ***, et qui sont répartis, à des degrés différents, de part et d'autre de la barrière qu'est le système éducatif et moral proposé par Mme de Genlis. A la perfection d'Adèle s'oppose l'imperfection d'une Mme de Valcé. Tous les autres personnages viennent s'insérer entre ces deux extrêmes.

Du point de vue de la structure, chacun des trois volumes qui constituent le roman possède une sorte d'autonomie qui lui est propre: le premier tome développe le système éducatif de l'auteur dans ses applications les plus détaillées; le second tome relate essentiellement de voyages, soit en France soit à l'étranger; dans le troisième volume enfin, l'auteur met beaucoup plus l'emphasis sur la trame affective que sur les idées pédagogiques. Mais de ce tout qu'est le roman, il ressort trois points principaux sur lesquels s'appuie notre étude de l'image de la femme: le premier consiste à cerner l'étendue des connaissances dans le programme instauré pour l'enfant ou la jeune fille comparé au programme préconisé par Rousseau, et voir dans quelle mesure nous pensons que la Comtesse de Genlis a atteint son objectif. Le deuxième point vise surtout à analyser l'autre pôle féminin sur lequel le roman met l'emphasis, à savoir la femme mariée dans son rôle de mère et de pédagogue. Enfin, en dernier ressort, nous nous proposons d'étudier la femme dans son rôle canonique, c'est-à-dire en présence de l'homme, et de juger de l'empire que Mme de Genlis permet à ce dernier.

I. IMAGE DE LA JEUNE FILLE A TRAVERS SON EDUCATION.

L'éducation traditionnelle

Après 1750, et plus particulièrement vers la fin du 18ème siècle, apparaissent de nombreux ouvrages traitant de l'éducation. Tous ne sont pas des guides pédagogiques mais l'éducation y est soit mentionnée soit considérée comme un thème majeur. Rousseau n'est pas étranger à l'essor de l'éducation comme partie intégrante du roman et de la vie. Avec l'Emile, il est un des premiers à mettre l'emphasis sur une pédagogie structurée.

L'éducation accordée aux filles, dans la première moitié du siècle, est généralement considérée comme inadéquate et négligée. Il existe alors deux formes d'enseignement : collectif ou dispensé à la maison.

L'éducation collective est généralement assumée par les couvents. Education déplorable au possible, mais si jusque-là chacun le regrette, le seul fait de le remarquer tient lieu de bonne conscience. Aucune transformation profonde n'est apportée. C'est seulement en 1791 que Madame de Genlis s'oppose à l'éducation conventuelle dans son Discours sur la suppression des couvents de religieuses et l'éducation publique des femmes. La description de l'éducation monastique se veut, non seulement pour Madame de Genlis, mais aussi dans l'esprit du siècle, péjorative et dépréciative : le couvent n'apporte aucune formation solide pour faire face à la vie sociale, la pédagogie mise en oeuvre prolonge souvent les pratiques familiales dans ce qu'elles ont de plus critiquable; c'est une

école d'artifice et de vanité, où, comme le dit Madame de Graffigny dans les Lettres d'une Péruvienne, on apprend aux jeunes filles à "régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur".⁸ Tels y sont les points essentiels de l'éducation.

Ce genre d'enseignement est déploré, dans Adèle et Théodore, par la Vicomtesse de Limours, plus consciente du problème que bon nombre de personnages de roman :

"Vous m'avez vue bien légère, bien étourdie; mais je vous assure que mes défauts viennent moins de mon caractère que de l'éducation négligée que j'ai reçue. Quand j'entrai dans le monde, je sortais du couvent, et l'on n'en sort qu'avec une seule idée dans la tête, celle de se livrer entièrement à tout ce qui peut amuser, et de se dédommager d'un long et pénible esclavage. On me dît, pour toute instruction, qu'il fallait apprendre à se mettre avec goût et à bien danser." (A et T., T1, p. 21).

L'éducation domestique est plus souvent réservée aux classes privilégiées. On donne aux jeunes filles des maîtres à danser, des maîtres pour le dessin ou la peinture, la musique ou le chant. Mais l'éducation, dans sa majeure partie, est assurée par des gouvernantes. L'opinion générale reste que ces dernières sont incapables quand elles ne sont pas totalement ignorantes. Le cadre familial et social se caractérise surtout par des mères insouciantes et trop occupées

de leur vie en société, des moeurs relâchées et une vie de famille inexistante. Ce genre d'éducation produit des personnages comme Flore, la fille aînée de la Vicomtesse de Limours dans Adèle et Théodore. Sa mère ne peut que battre sa coulpe :

"Il est temps de renoncer à une partie des choses frivoles qui m'ont occupée jusqu'ici, et trop tard peut-être pour réparer les fautes que j'ai pu commettre dans l'éducation de Flore." (A et T. T1, p.20). Cette prédiction s'avèrera des plus justes.

Education reçue par Madame de Genlis

Pour se faire une idée de l'éducation donnée aux filles, il serait bon de considérer celle que Madame de Genlis reçoit étant enfant et adolescente et quelle nous décrit dans ses Mémoires⁹, non pas parce qu'elle est typique de l'époque mais parce qu'elle présente tous les caractères de négligence, d'absence de structure et pour le moins d'excentricité.

Monsieur de Saint-Aubin, père de la petite Caroline-Stéphanie, a été élevé chez les Jésuites. Bien éduqué, il a le goût des lettres et des sciences, mais s'il adore sa fille, il veut surtout en faire une "femme forte" en la contraignant à toucher des araignées ou des crapauds qui l'horrifient, et à élever une souris parce qu'elle en a peur. (Mémoires. T1, p.27). Madame de Genlis ne manque pas de remarquer que "ces violences ont beaucoup contribué à (lui) attaquer les nerfs et n'ont fait qu'augmenter ... ces antipathies qu'(elle a) conservées toute (sa) vie." (Mémoires, T1, p.28).

Sa mère, "distracte par ses occupations particulières et

par les visites continuelles des voisins" (Mémoires, T1, p.24), écrit des poésies et n'intervient dans l'éducation de sa fille que pour lui faire jouer des rôles dans des opéras-comiques de sa composition ou dans les tragédies de Voltaire.

A cinq ans, Caroline-Stéphanie apprend à lire auprès de l'institutrice du village; les femmes de ménage se chargent de lui enseigner un peu de catéchisme... et beaucoup d'histoires de revenants. A sept ans, on lui donne une gouvernante âgée de seize ans, M^{lle} de Mars, choisie essentiellement parce qu'elle joue bien du clavecin; de l'esprit naturel, de la conduite, de la piété, nulle instruction mais d'une sagesse exemplaire, telles sont les qualités de la jeune gouvernante. Son programme d'études est peu compliqué : le catéchisme, le clavecin, un abrégé d'histoire du P. Buffier... qui s'avère trop ennuyeux et par conséquent se trouve remplacé par La Clélie de Mademoiselle de Scudéry et un ouvrage de théâtre de second ordre.

A huit ans, Caroline-Stéphanie joue de nombreux personnages de théâtre, dont Zaïre, mais triomphe surtout dans le rôle d'Amour et son costume lui va si bien qu'on le lui laisse pendant deux années. Le dimanche, pour la messe, on lui ôte les ailes ! Pour un autre rôle, on l'habille en garçon, et non seulement elle porte cet habit jusqu'à l'âge de onze ans mais on lui apprend aussi à faire les armes. (Mémoires, T1, p.48-49). D'ailleurs, de l'avis de Madame de Genlis, ces vêtements de garçon sont bien plus pratiques pour la vie à la campagne et bien plus confortables que les corsets baleinés.

Non contente du rôle d'actrice, elle se fait auteur et dicte des romans et des comédies à sa gouvernante car elle ne sait toujours pas écrire. C'est pour envoyer une lettre à son père qu'elle apprend seule à former les lettres de l'alphabet en copiant les mots qu'elle lit. Et c'est aussi en lisant que Madame de Genlis apprend l'orthographe.

A onze ans, Caroline-Stéphanie est emmenée à Paris, mais la vie dans la capitale n'améliore en rien la structure de son éducation. La musique en est l'élément principal : quatre heures par jour le clavecin, la harpe, la guitare, une heure est consacrée à la poésie, principalement les Odes de Jean-Baptiste Rousseau. Elle assiste aussi, en compagnie de sa mère, aux représentations de l'Opéra et de la Comédie Française. Pour le reste, on la laisse "maîtresse de l'emploi de son temps" (Mémoires, T1, p.69) qu'elle passe avec ses cousines en promenades et en jeux nouveaux inventés par elle, et ce jusqu'à son mariage.

Ce qui ressort de cette éducation, si l'on met à part les quelques excentricités personnelles, c'est qu'elle n'a rien de fort extraordinaire pour l'époque; le manque de direction et de structure, l'indifférence des parents sont communs à toutes les formes de pédagogie. A remarquer aussi qu'il n'y avait nulle contrainte et jamais de punitions !

C'est surtout après son mariage que Madame de Genlis entreprend de s'instruire tout seule et son autodidactisme est loin d'être déficient.

La Comtesse n'a jamais critiqué dans ses ouvrages la façon dont elle a été élevée; elle la considère cependant comme

étant assez spéciale pour mériter une description, Mais si cette éducation, palliée par l'autodidactisme, reste acceptable, c'est parce qu'elle s'applique à une enfant intelligente, brillante, en un mot supérieure. Quand il s'agit d'éducation en général, il n'en reste pas moins vrai, dans l'esprit de Madame de Genlis, que tous les enfants n'appartiennent pas à l'élite composée des naturellement doués et que pour ces enfants l'éducation doit être structurée. C'est ce qu'elle entreprend de faire dans Adèle et Théodore.

Cursus et Méthode

Tout programme éducatif est fondé sur un "cursus" bien établi et nous nous proposons de considérer celui proposé par Madame de Genlis pour les études d'Adèle.

Pour en juger toute la portée, une comparaison avec l'éducation traditionnellement réservée aux femmes s'impose.

Pierre Fauchery, dans son étude sur la Destinée Féminine dans le roman européen au 18ème siècle¹⁰ nous donne une idée de l'étendue des connaissances accordées à la femme : elle doit savoir lire et écrire, jouer du clavecin ou de tout autre instrument, chanter et danser. L'accès aux arts plastiques est limité : on s'en tient au dessin ou à la peinture de fleurs. Quant aux langues vivantes, si elles ne sont pas dénigrées, elles se réduisent à l'anglais et l'italien, les seules dignes d'être apprises; et de préférence l'italien parce que, hors d'Italie, c'est la langue la moins utilitaire, celle de l'amour et du bel Canto. Enfin, la littérature, le

théâtre et la poésie restent des occupations féminines par excellence.

Toutes ces matières se retrouvent dans le programme conçu par Madame de Genlis, mais si elle adopte ce programme, c'est pour en faire une structure de base sur laquelle viennent se greffer ses propres idées quant à l'étendue des connaissances et la façon de présenter les différentes matières.

Madame de Genlis ne donne aucune indication sur la méthode utilisée par la baronne d'Almane pour enseigner les principes fondamentaux de la lecture à Adèle. Par contre, nous savons comment la petite fille apprend à écrire : au lieu de recopier à longueur de page les mêmes phrases et les mêmes mots, sa mère lui donne à calligraphier de petits textes intéressants, faits sur mesure, qui lui permettent à la fois de former les lettres, de retenir les histoires et de ne pas s'ennuyer pendant cet exercice.

C'est également Madame d'Almane qui est le professeur de musique d'Adèle. Celle-ci a six ans quand elle commence à déchiffrer la musique et à jouer de la harpe. Il va sans dire que, pour cette discipline, Madame de Genlis - à peine dissimulée derrière le personnage de la baronne - propose une méthode toute nouvelle et même révolutionnaire, que ni les maîtres de musique ni les parents ne sont prêts à accepter parce que les résultats ne sont pas perceptibles immédiatement :

"Il faudrait exercer les mains séparément pendant un an, quand l'élève est dans la première enfance et pendant six mois pour une jeune personne...

Il faudrait faire exécuter à chaque main, tour à tour, tous... les passages les plus difficiles... en ayant toujours l'attention d'exercer davantage la main gauche, qui en effet est naturellement plus lourde et moins forte que la droite" (A et T., T1, p.71).

Sachant que Madame de Genlis, d'après ses Mémoires, excellait à la harpe, au clavecin, à la guitare, pour ne citer que ces instruments et que son talent était l'objet de toutes les louanges (Mémoires, T1, p.104), il est certain que ses remarques sur la façon d'apprendre à jouer d'un instrument ont pu avoir un certain crédit auprès d'un lecteur du 18ème siècle. Elle a d'ailleurs écrit une Nouvelle Méthode pour apprendre à jouer de la harpe. Mais ce n'est pas tant la méthode que le cas fait de l'enfant qui est remarquable, car le premier soin de Mme d'Almane est de s'assurer que les leçons de musique ne soient ni éreintantes ni déplaisantes pour Adèle; on leur accorde une demi-heure par jour et "cette première étude (les jeux séparés des mains) si utile ne demande de la part de l'enfant qu'un (très) léger degré d'attention" (A et T., T1, p.72). D'autant plus qu'après cette pratique préliminaire, les résultats obtenus sont notoires :

"En moins de trois mois, elle surpassera celle qui apprend depuis trois ans par la méthode ordinaire."
(A et T., T1, p.73).

La musique tient donc une large place dans l'éducation de la jeune fille mais la méthode proposée est un apport original

de Mme de Genlis : Adèle se révélera être une excellente musicienne sans avoir connu les affres des longues heures d'étude.

Le chant et la danse sont des disciplines sur lesquelles Madame de Genlis ne s'arrête pas longtemps. Adèle a la voix juste et elle prend des leçons de danse, mais son premier bal prend, pour différentes raisons, toutes les allures d'une catastrophe :

"Elle savait qu'elle était mise à son désavantage; d'ailleurs, n'ayant jamais été parée, elle était fort gênée et par sa coiffure et par son habit, de manière qu'elle dansa mal, et vit bien qu'on la critiquait et qu'on la trouvait point du tout jolie."

(A et T., T1, p.443).

A seize ans et demi, Adèle consacre deux heures par jour à ces occupations, et chante également en s'accompagnant à la harpe. Mais de toute évidence, la danse est une nécessité sociale, presque une obligation prérequise pour la jeune fille qui sera amenée à fréquenter la société.

Les Arts

De tous les arts plastiques, le dessin est celui qui emporte tous les suffrages de la pédagogie, au moins dans un premier temps : Adèle partage avec son frère un maître d'Arts, Monsieur Dainville, entièrement attaché à la maison et qui suit les progrès des enfants pendant tout le temps que dure leur éducation. Le temps accordé aux leçons est progressif : une demi-heure par jour pour commencer. Pourquoi Adèle apprend-elle à dessiner ? Parce que "c'est un talent charmant

qui convient à tous les âges et qui offre tant de ressources contre l'ennui" (A et T., T1, p.74). L'étude du dessin comporte deux périodes : un an de "copie" qui sert d'apprentissage puis le dessin "d'après nature" (p.75). La place accordée au dessin est particulièrement mise en évidence lors du voyage en Italie, lorsque toute la famille s'arrête en chemin pour permettre aux enfants de dessiner les paysages spectaculaires dont voici un exemple :

"Arrivés à la Bourdeguierre, petite ville où l'on trouve de superbes palmiers dispersés parmi des ruines d'un très bel effet, il a fallu s'arrêter pour dessiner le plus ravissant point de vue que nous ayons rencontré" (A et T., T2, p.268).

Il est vrai que le sujet n'a rien d'original : le thème des ruines connaît une grande vogue parmi tous les paysagistes de l'époque.

A seize ans et demi, tout en continuant à dessiner deux heures par jour, Adèle apprend à faire des "académies" - des portraits - et à peindre en miniature auprès d'un maître qu'elle gardera jusqu'à dix-huit ans. (A et T., T3, p.176). La peinture vient donc assez tard dans le programme d'études d'Adèle, mais elle n'en est pas moins importante.

Les Arts, pour Madame de Genlis, ne se réduisent pas au dessin et à la peinture. Pour acquérir une connaissance plus approfondie dans ce domaine, Adèle - tout comme son frère d'ailleurs - visite les musées. Et ceci est une des activités essentielles pendant le voyage en Italie, pays des Arts par

excellence (A et T., T2, p.240). L'observation d'une oeuvre est suivie d'une analyse; Adèle fait part à sa mère de "ce qu'elle a senti et pensé en admirant les différents tableaux qu'(elles ont) vus". (T2, p.429).

Ces activités se prolongent après le retour en France, et prennent la forme d'une récréation plutôt que d'une étude : trois fois par semaine, Madame d'Almane emmène ses enfants "voir des cabinets de tableaux, ou de pierres gravées, de médailles, ou de monuments intéressants." (A et T., T3, p.177).

Il est à constater, en ce qui concerne les Arts, que les connaissances d'Adèle sont en tout point similaires à celles de son frère et nettement plus vastes que tout ce qui a été suggéré auparavant. Rousseau, dans le livre V de l'Emile, refuse à Sophie la moindre éducation artistique; il est vrai qu'il la refuse aussi à Emile ! Et Madame de Genlis, en le citant, ne manque pas de faire ce commentaire :

"Rousseau parle d'une chose qu'il n'entend point."

(A et T., T1, p.74).

Et que penserait Rousseau d'une Adèle paysagiste qui "lève le plan du jardin" de sa mère ? (A et T., T3, p.258).

Les langues vivantes

Un des apports les plus significatifs de Madame de Genlis dans l'éducation de la jeune fille - d'Adèle en l'occurrence - est l'importance accordée aux langues modernes. Alors que Rousseau considère les langues comme des connaissances inutiles, la Comtesse les place parmi les matières les plus importantes. A cet effet, Adèle a une gouvernante anglaise,

Miss Bridget, dès l'âge de six mois (A et T., T1, p.25). Ce qui provoque bien sûr dans l'entourage de la baronne de "bonnes plaisanteries... sur la stupidité de donner une maîtresse à un enfant au maillot" (T1, p.26). Madame de Genlis, ou plus exactement la baronne d'Almane, avoue ne pas innover dans ce domaine; elle reprend une idée "universellement établie en Europe, excepté en France" (T1, p.26). Au bout de quelques années, les résultats obtenus viennent enrayer les commentaires sarcastiques :

"Vous m'en avez bien dédommagée par l'étonnement et l'admiration profonde que vous causèrent les premiers mots anglais prononcés par Adèle... qui enfin aujourd'hui... parle () aussi facilement cette langue que le français". (A et T., T1, p.26).

Adèle est alors âgée de six ans.

Une fois l'éducation d'Adèle terminée, à Miss Bridget succède une femme de chambre, Miss Sara, venue d'Angleterre, "jeune personne de 24 ans, très bien élevée, et qui ne sait pas un mot de français" (A et T., T3, p.229). Ainsi, les conditions dans lesquelles Adèle pratique l'anglais restent aussi naturelles que possible; la fin même de son éducation fixée à dix huit ans et demi et son mariage ne viennent pas mettre fin à cette habitude puisqu'Adèle conserve sa femme de chambre, plus appropriée à ce moment-là qu'une gouvernante.

La méthode directe est également adoptée pour l'italien. Dainville, le maître de dessin, est d'origine italienne et peut donc assumer la tâche d'enseigner cette langue aux

enfants, ou tout du moins seconder la baronne. Pour la mise en pratique de l'italien, qui prend dans le roman une place équivalente à l'anglais, la famille d'Almane décide de faire un séjour prolongé dans le pays même. Alors, tous les membres de la famille parlent italien entre eux. Adèle peut à la fois s'exprimer et écrire dans cette langue puisqu'elle écrit à la duchesse de C***. (A et T., T2, p.279). Et pour ne pas perdre les notions acquises, cette habitude se perpétue après le retour en France, grâce à l'adoption d'une petite orpheline italienne prénommée Hermine, qu'elle considère comme sa fille et qui ne parle que sa langue maternelle.

Voilà pour la pratique orale. Mais la pratique écrite n'est pas négligée non plus. Adèle fait tous les extraits d'histoire en anglais et en italien, "ce qui l'entretient dans l'habitude d'écrire ces deux langues sans être obligée d'y consacrer une étude particulière" (A et T., T3, p.176).

Non seulement Madame de Genlis préconise pour les langues une méthode directe mais elle leur donne aussi une finalité différente puisqu'elles trouvent leur usage dans la vie courante.

Dans l'esprit de la pédagogue, les langues vivantes viennent relayer les langues mortes : il n'est plus indispensable de savoir le latin et le grec pour une personne qui connaît bien le français, l'anglais et l'italien, car ces langues permettent de connaître une quantité d'ouvrages supérieure ou au moins égale à celle que l'antiquité peut offrir.

La littérature étrangère trouve donc sa place dans les lectures d'Adèle, encore que des oeuvres telles que Clarice,

Paméla et Grandisson de Richardson ne viennent s'ajouter au programme que lorsqu'Adèle a seize ou dix-sept ans, le Dante et d'autres ouvrages en italien seulement après son mariage. Si ces lectures sont assez tardives, ce n'est pas en raison de déficiences éventuelles dans la connaissance des langues mais parce que les ouvrages sont considérés en fonction de l'entendement et de la maturité d'Adèle.

La littérature

Ceci nous amène à considérer la place réservée à la lecture et à la littérature, française et étrangère, dans l'éducation de la jeune fille. C'est sans doute dans ce domaine que Madame de Genlis a le programme le plus précis. Elle a ajouté en postface à Adèle et Théodore, le Cours de Lecture qui permet d'en connaître tous les détails. (A et T., T3, p.451). Il serait fastidieux et inutile de le reprendre point par point et nous nous proposons d'en voir uniquement les traits saillants.

Madame de Genlis, alias la baronne d'Almane, s'oppose tout d'abord formellement aux contes de fées pour les enfants parce que le sujet n'en est pas moral :

"L'amour en forme toujours l'intérêt; partout on y trouve une princesse aimée et persécutée parce qu'elle est belle, un prince beau comme le jour qui meurt d'amour pour elle..." (A et T., T1, p.85).

Ces contes ne peuvent donner que des idées fausses aux enfants seulement frappés par le côté merveilleux et risquent donc de retarder les progrès de leur raison. Il est à déplorer qu'il n'existe aucun livre français pour les enfants... à l'exception

des Veillées de château, données comme étant un ouvrage de la baronne d'Almane elle-même, mais écrit en réalité par Madame de Genlis. Un recueil d'histoires très morales et supposées vraies qui présentent l'intérêt de redoubler l'attention des enfants tout en étant hautement éducatif.

Le programme de lecture établi par Madame d'Almane va à l'encontre de l'éducation traditionnelle :

"Adèle, à douze ans... ne connaîtra pas un seul des livres que toutes les jeunes personnes savent par coeur; elle n'aura jamais lu les Fables de La Fontaine, Télémaque, les Lettres de Mme de Sévigné et les théâtres de Corneille, de Racine, de Crébillon et de Voltaire, etc..." (A et T., T1, p.66). Ce qui ne signifie pas qu'Adèle ne lira jamais ces oeuvres, mais le point essentiel de la Baronne est d'établir une progression dans la difficulté des ouvrages lus. Entre huit et douze ans, Adèle n'aura lu que Les Annales de la Vertu dont l'auteur est également Mme d'Almane (Mme de Genlis) et Les conversations d'Emilie de Mme d'Epinay pour lui assurer une bonne éducation morale.

Zaïde, La Princesse de Clèves, Cleveland font partie du programme de la treizième année, mais sous la haute direction de la Baronne (A et T., T3, p.278) pour éviter tout "danger" - car les romans ont la mauvaise réputation d'exercer une influence néfaste sur l'esprit des jeunes personnes, influence qui se révèle catastrophique pour certaines cervelles légères. La Sophie de Rousseau s'éprend de Télémaque, le héros du roman de Fénelon, au point de dépérir parce qu'elle ne trouve personne dans le monde réel qui corresponde à l'image de ce jeune

homme parfait.¹¹

A quatorze ans, Adèle sera limitée à la lecture de comédies comme celles de Boissy ou de Marivaux, ouvrages de second ordre (selon Mme de Genlis) et qui, assez étrangement, formeront l'esprit critique de la jeune fille !

Entre quatorze et seize ans, on lui donne à lire des pièces de théâtre d'auteurs comme Crébillon, Campistron, Lagrange-Chancel et ce n'est qu'à quinze ans et demi qu'Adèle lit Télémaque et les Fables de La Fontaine (A et T., T3. p.207). Ensuite les romans de Richardson que Madame d'Almane qualifie de "sublimes" apparaissent sur la liste lorsqu'Adèle atteint ses seize ans (A et T., T3, p.278).

A dix-huit ans, Adèle sera en droit de connaître des ouvrages historiques comme Le siècle de Louis XIV à condition de les soumettre à la censure de sa mère et de "passer les endroits qui blessent la décence, méthode employée dans toutes les éducations d'hommes, auxquels, sans cette précaution, il ne serait pas possible de faire lire tous les auteurs classiques (A et T. préf. viij)".

Le programme de lecture d'Adèle est plus réduit que celui de son frère mais Mme d'Almane constate "qu'Adèle a rencontré peu de femmes dans le monde ayant son éducation et sa clarté intellectuelle parce qu'elle a senti et compris chaque chose qu'elle a lue". (A et T., T3, p.463).

Le théâtre

Le théâtre fait également partie de l'éducation et ce dès le plus jeune âge. Sans aller jusqu'à l'extrême dont la propre

éducation de Madame de Genlis donne un exemple, Adèle participe à la représentation de petites pièces écrites à cette intention par la baronne d'Almane (c'est-à-dire Mme de Genlis).

Le théâtre n'a pas uniquement comme but d'être récréatif, il présente également des avantages du point de vue éducatif car c'est un exercice de mémoire, de prononciation et de maintien (T1, p.211-12); d'autre part, la moralité ne peut avoir qu'une bonne influence : l'enfant aura tendance à adopter dans la vie réelle le comportement vertueux du rôle qui lui est imparti. De plus, Adèle, jeune fille, assiste aux représentations de la Comédie Française "pour voir jouer tous les chefs d'oeuvre de nos auteurs dramatiques" (A et T., T3, p.231).

Le cursus de l'éducation traditionnelle dans son entier est repris et révisé par Madame de Genlis. Qu'il s'agisse de langues modernes, de littérature ou d'arts, Adèle possède dans chaque discipline une connaissance beaucoup plus étendue que toute autre jeune fille. Mais nous sommes encore loin d'avoir un tableau complet de l'éducation féminine selon Madame de Genlis.

Mme de Genlis adepte de Rousseau

La comtesse s'est souvent opposée nommément à Rousseau, essentiellement sur tous les points où Rousseau refuse à la femme une culture approfondie. Mais elle fait la juste part des choses et reprend à son propre compte certaines opinions judicieuses du grand novateur dans le domaine pédagogique. Et tout d'abord elle s'oppose au fait de pousser les enfants à

acquérir des connaissances qui dépassent leur entendement et qui, par conséquent, sont inutiles :

"Le principal défaut de tous les instituteurs est, comme l'observe Rousseau, de s'attacher moins à former leurs élèves qu'à les faire briller; de leur donner, dans cette intention, des connaissances qui ne peuvent convenir à leur âge; enfin, de surcharger leur mémoire, non de choses solides mais de mots qui n'ont pour la plupart aucun sens pour eux" (A et T., T1, p.66).

La solution que propose Mme de Genlis pour éviter ce problème est d'établir un programme d'études progressif, beaucoup plus lent et plus étendu dans le temps que les programmes existants. Adèle, à douze ans, par exemple, ne sera pas une source inépuisable de connaissances; bien au contraire, elle en saura beaucoup moins que n'importe quelle jeune fille de son âge, mais elle surpassera tout le monde à dix-huit ans. Tout le système éducatif de la comtesse repose sur l'assertion suivante :

"Le grand point dans l'éducation est de ne point se presser, de n'apprendre aux enfants que ce qu'ils peuvent comprendre; et en même temps de ne négliger aucune occasion de leur enseigner tout ce qui est à leur portée, et de ne leur donner pour premières leçons de morale que des exemples et non des préceptes". (A et T., T1, p.76).

Elle s'attache aussi à donner à toute étude un caractère récréatif, en évitant à la fois la fatigue et l'ennui.

Les sessions trop prolongées sont bannies; à la plupart des matières on accorde une demi-heure dans l'enfance, une heure dans l'adolescence et si l'emploi du temps d'Adèle est établi avec précision, il n'est jamais surchargé (A et T., T1, p.28-29 pour Adèle enfant; T3, p.177 pour Adèle à seize ans et demi). Les leçons deviennent des jeux :

"Loin de les (les enfants) appliquer, de les fatiguer par des leçons, je ne suis occupée qu'à leur procurer des amusements et des joujoux. Le mot d'étude n'est presque jamais prononcé; cependant, il n'y a pas un instant de la journée qui ne leur soit profitable" (A et T., T1, p.71).

Et il est vrai que Mme d'Almane transforme toute occupation en matière d'éducation. Le jeu de la lanterne magique devient une leçon d'anglais et d'histoire grâce à quatre ou cinq cents verres peints représentant différents sujets (T1, p.68). Si les enfants jouent "à la madame", la baronne suggère des idées toujours en rapport avec la morale (T1, p.70). Même la poupée d'Adèle trouve son utilité : Adèle lui répète les leçons apprises et la baronne attentive au "dialogue" de l'enfant peut intervenir lorsque celle-ci fait preuve d'injustice.

En fidèle prosélyte de Rousseau sur ce point, Mme de Genlis conçoit le temps réservé à la promenade comme le moment propice pour inculquer aux enfants quelques notions d'arithmétique et d'agriculture (A et T., T1, p.69). Lorsque les promenades se font plus longues, on visite des manufactures (T3, p.177).

Ainsi, la limite entre le temps imparti à l'étude et le temps de la récréation est indéfinissable. Tout est à la fois jeu et éducation. Comme la Sophie de Rousseau, Adèle doit s'avérer bonne maîtresse de maison - à défaut de bonne ménagère, tâche trop commune et trop bourgeoise pour cette jeune fille noble - La future épouse d'Emile apprend "à chiffrer avant tout" parce que dans la répartition des fonctions domestiques, les comptes sont l'affaire de la femme.¹²

Adèle est chargée de voir chaque matin "le livre de la dépense" de la maison, de faire les comptes et cela dès l'âge de sept ou huit ans; ce qui lui permet de connaître tous les prix (A et T., T3, p.230). De plus, vers l'âge de quinze ans, une pension lui est allouée, et la jeune fille jouit alors d'une indépendance financière presque totale; elle gère son propre budget mais continue à en rendre compte à sa mère (A et T., T3, p.229). Sur ce point encore, Madame de Genlis surenchérit aux idées de Rousseau : Adèle connaît une liberté pécuniaire qui est refusée à Sophie.

Des connaissances "anti-conformistes"

Nous savons que le programme éducatif dont Adèle fait l'objet reprend, dans un premier temps, toutes les matières considérées comme traditionnelles dans l'éducation féminine, à la différence près que Mme de Genlis s'attache soit à trouver des méthodes plus efficaces soit à approfondir ou à étendre ces matières. A cela viennent se greffer certaines des idées de Rousseau, réajustées ou rendues plus pratiques, alors que d'autres sont radicalement rejetées. Mais peu s'en faut

pour que cela suffise à parfaire l'être féminin. Il est un point sur lequel Mme de Genlis fait figure d'innovatrice et c'est de repousser le plus loin possible les limites de l'éducation et des connaissances féminines. Cette attitude anti-conformiste présente des dangers car la "femme savante" au 18ème siècle est toujours aussi dépréciée et ridiculisée que celle de Molière au siècle précédent.

Toujours est-il qu'Adèle suit des cours de sciences naturelles, cours qui comprennent la minéralogie, les plantes, les "coquilles" et les insectes. (A et T., T3, p.232). Quant à la physique et la chimie, la seule lettre qui y fasse référence reste assez obscure et ne permet pas de savoir exactement à qui ces cours sont destinés :

"Pour vous rendre compte Madame de toutes mes occupations, nous avons commencé un cours de physique, nous sommes environ quinze personnes à le suivre, nous prenons deux leçons par semaine; ce cours durera deux mois; nous ferons ensuite, pendant le même temps, celui de chimie, et nous finirons par un cours d'histoire naturelle" (A et T., T3, p.232).

Ce "nous" ne semble pas concerner Adèle et Théodore dont la baronne parle juste après mais il inclut bien la baronne elle-même, ce qui montre que ces matières sont réellement ouvertes aux femmes.

Adèle est également initiée "aux affaires" c'est-à-dire aux lois et à tout ce qui peut lui être utile dans le domaine

du droit, Mme de Genlis s'appuie à ce sujet sur l'Education des filles de Fénélon et sur un ouvrage anglais qu'elle cite en note : The governess and the ladies library (T3, p.251). L'éducation préconisée par Fénélon n'est certes pas anti-conformiste en soi : elle s'adresse aux jeunes filles "qui ont une naissance et un bien considérable et (qui) ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres (A et T., T3, p.250). C'est en quelque sorte le cas d'Adèle. Aussi aura-t-elle deux maîtres en la matière : son père et un homme d'affaires qui lui enseigne pendant six mois les "quelques connaissances générales sur les affaires dont une femme peut se trouver chargée" (A et T., T3, p.249).

Consciente ou non, Mme de Genlis entr'ouvre la porte aux idées modernes. Cette conception initiale, dans Adèle et Théodore, se modifie pendant les années de la révolution pour s'étendre à toutes les classes sociales. Ainsi, dans le Discours sur la suppression des couvents de religieuses et l'éducation publique des femmes, l'auteur prévoit l'étude des lois pour toutes les situations dans lesquelles une femme en a besoin. Dans le cas, par exemple, où une femme devient veuve, Madame de Genlis avance qu'alors elle "quitte le rang modeste où la nature et les lois l'avaient placée pour s'élever au rang des hommes, elle remplace un citoyen, et remplacer un citoyen, c'est devenir citoyen soi-même".¹³

Pour avoir souffert elle-même de démêlés avec le système des lois à propos de procès, Mme de Genlis réalise que la femme ne doit pas rester ignorante quand il s'agit pour elle de

défendre ses propres intérêts. Et c'est en somme lui donner un moyen d'accès au domaine le plus spécifiquement masculin.

Cadre de l'éducation

Depuis l'Emile de Rousseau, l'éducation à la maison prend un caractère systématique. C'est également le cadre domestique que choisit Mme de Genlis comme lieu de prédilection pour une bonne éducation, sans oublier toutefois de justifier son choix.

Dans les couvents, les filles apprennent peu de choses parce que ces établissements ne sont destinés qu'à décharger les parents indifférents et négligents du soin de veiller sur leurs enfants. Le pensionnat a pour première fonction d'être un abri sûr, le fait d'être un lieu d'instruction ne vient que secondairement. Certains couvents ne sont pas même des écoles: les jeunes filles résident dans des chambres particulières sous la conduite de gouvernantes et prennent des leçons auprès de maîtres particuliers. Pour une retraite de six mois, Mme d'Almane et sa fille séjournent dans un de ces établissements, et Adèle ne manque pas de remarquer "l'imbécilité" de ses jeunes compagnes. L'explication, fournie par la baronne, en est très simple :

"Abandonnées de leurs mères, elles sont livrées à des gouvernantes incapables de bien les élever, et qui d'ailleurs les laissent à elles-mêmes toute la journée, sans se donner la peine de les observer et de les suivre." (A et T., T3, p.206).

On conçoit aisément qu'une spécialiste comme la Comtesse de

Genlis regarde d'un peu haut l'instruction traditionnelle donnée dans les couvents. Pour elle, non seulement les enfants restent sous le toit familial mais il revient aussi aux parents de choisir le lieu d'habitation adéquat. On préférera la campagne à la ville, un endroit retiré, aussi éloigné que possible de Paris, comme le château en Languedoc, pour donner aux enfants "le goût des plaisirs simples (et) ... les éloigner de tout ce qui peut leur inspirer celui du faste et de la magnificence." (A et T., T1, p.15). La grande ville, et surtout Paris, reste dans l'esprit de la pédagogue, à l'instar de Rousseau, le lieu où il est impossible d'échapper au mauvais exemple ou aux influences néfastes.

Le cadre de l'enseignement, en l'occurrence le château, est mis à profit par l'ingéniosité de l'institutrice qui perfectionne les suggestions de l'Emile en les adaptant à un genre de vie plus mondain.

L'éducation comme rêve, la pédagogie théorique rejoignent ici la réalité pratique dans la mesure où la description du château de la baronne d'Almane correspond à quelques détails près, à la description du pavillon de Belle-Chasse érigé selon les plans de Mme de Genlis au moment de prendre ses fonctions de gouvernante auprès des Filles du Duc de Chartres - plus tard Duc d'Orléans - (Mémoires. T3, p101-102).

Il faut en connaître le détail pour juger de l'esprit perfectionniste, voire démesuré, de la comtesse :

"(Dans le vestibule) les peintures à fresque représentent les métamorphoses d'Ovide, (le salon) a pour

tapisserie la chronologie de l'histoire romaine peinte à l'huile sur de grandes toiles montées sur des châssis : on y voit d'abord les médaillons des sept rois de Rome, ensuite les plus grands hommes qui aient illustré la République, et tous les empereurs jusqu'à Constantin. Le côté qui fait face... contient les dames romaines les plus célèbres du temps des rois et de la République... et toutes les impératrices jusqu'à Constantin. Les deux autres façades du salon représentent quelques traits choisis de l'histoire romaine. (Sur l'aile droite) une longue galerie dont la tapisserie... représente... suivant l'ordre chronologique les plus grands hommes de l'histoire des Grecs et quelques traits choisis de la même histoire. (la chambre de Mme d'Almane) représente une partie de l'histoire Sainte. (Dans la chambre d'Adèle) cent vingt tableaux peints... représentent des sujets tirés de l'histoire de France. (Dans le jardin) les plantes usuelles (sont) classées avec ordre, ayant toutes leurs étiquettes. (La galerie de gauche) représente tous les rois et toutes les reines de France et plusieurs grands hommes. Chaque ministre auquel la France a dû quelques années de gloire... est placé dans le médaillon de son roi... (exemple : Henri IV et Sully), (les chambres de Monsieur d'Almane et de Théodore) sont décorées et remplies d'objets

relatifs à l'art militaire : dessins de fortification, plans en relief, etc... (dont quelques-uns sont aussi à la disposition d'Adèle).

La mythologie (est le décor de) la salle à manger et fait ordinairement le sujet de la conversation pendant tout le dîner... Les murs de l'escalier... sont entièrement recouverts de grandes cartes de géographie ainsi que ceux des corridors, ce qui forme un atlas complet." (A et T., T1, p43-46).

L'intérieur du château, sa disposition et sa décoration, tout jusqu'aux moindres détails atteste le but éducatif auquel il est destiné. Les enfants sont épargnés de l'ennui mortel d'apprendre par coeur et dans les livres des dates et des faits qu'ils oublient inévitablement par la suite. Mme de Genlis est la première à mettre autant d'emphase sur la mémoire visuelle des élèves.

Mais remarquons que la baronne d'Almane laisse le soin à sa correspondante, la vicomtesse de Limours, de pousser "l'ingéniosité" jusqu'à l'extrême :

"Avec plus de dépense, il serait possible de perfectionner encore cette invention en rendant tous les meubles utiles : les fauteuils et les tapis faits aux Gobelins..." (A et T., T1, p56).

Ce déploiement de décorations instructives ne connaît pas de limites !

Truquages et artifices

Ce qui frappe dans la description du château, c'est bien

sûr l'ampleur des moyens mis à la disposition de l'éducation, mais c'est aussi, de ce fait même, le refus total d'un cadre naturel. On choisit de vivre à la campagne mais ce n'est pas pour se mettre à l'école de la nature. Le château, par le truquage de la décoration, est converti en une exposition de connaissances et devient un milieu artificiel par excellence.

Il semble même que, pour Mme de Genlis, cette idée de truquage ne soit pas uniquement réservée à l'environnement. L'artifice devient un moyen éducatif en soi, prenant souvent la forme de la mystification, et ce, principalement dans le domaine de l'éducation morale. Pour inculquer certains principes, on tire parti de toute situation qui se présente. Ainsi, l'épisode de la "Bambolina Franscese", la poupée française et l'effigie d'Adèle, est à point nommé la punition que reçoit la fillette pour s'être moquée des coutumes vestimentaires des Italiennes puisqu'elle est aussi ridicule à leurs yeux qu'elles le sont dans l'esprit de la petite Française (A et T., T2, p378). Mais les situations en passe de devenir des leçons de morale ne se présentent pas toujours sur commande, et dans ce cas la baronne a recours à la mise en scène. Pour avoir constaté qu'Adèle, à douze ans et demi, est "obligante" mais non "bienfaisante", sa mère lui donne de l'argent de poche avec l'intention de lui enseigner la charité. Mme d'Almane écrit à ce sujet :

"Je ne lui ai point dit : je veux que vous soyez charitable, mais j'ai produit des scènes¹⁴, des événements qui lui ont fait sentir qu'elle l'était" (A et T., T3, p93).

Pour éveiller chez Adèle le sentiment maternel, à treize ans et demi, on adopte une petite orpheline italienne qui l'appelle "maman" et dont elle a presque l'entière responsabilité; elle se sent alors obligée de donner le bon exemple de crainte de "gâter l'enfant" (A et T. T3, p5).

Pour mettre à l'épreuve la probité d'Adèle et savoir si elle peut garder un secret qui n'est pas le sien, on a recours à un véritable canular: la petite fille est amenée à croire que Miss Bridget et Dainville, en dépit de leur apparente hostilité l'un pour l'autre, se sont mariés en secret au moment même où M. et Mme d'Almane trouvent un "parti intéressant" pour le maître de dessin. Et pour répondre aux questions de sa mère, Adèle est prise entre son secret et la promesse faite de ne jamais mentir.

Afin de mettre Adèle en garde contre la corruption de la société et au cas où elle douterait des principes qui lui ont été inculqués, Mme d'Almane fait des extraits - c'est-à-dire des comptes rendus analytiques - de tous les "livres infâmes" et dangereux de l'époque et en compose un roman épistolaire entre un jeune homme dépravé et sa soeur droite et pure qui lui donne des conseils. Les lettres du jeune homme sont présentées à Adèle comme des exercices auxquels elle doit répondre. Ses lettres toujours déficientes seront comparées ensuite à celles toujours parfaites de sa mère. Truquage encore et artifice laborieux pour éviter la lecture, même avec censure, de ces "ouvrages dangereux" (A et T. T3, p65).

Mais qu'Adèle se console, elle n'est pas la seule victime.

Théodore à dix-sept ans est amené à considérer le partage de la

chambre de son père comme un privilège et un plaisir alors que le baron exerce ainsi sur lui sa surveillance et avoue à son correspondant:

"si Théodore pouvait soupçonner que je ne souhaite l'avoir dans ma chambre qu'afin de veiller sur sa conduite, il serait bientôt éclairé sur mes motifs secrets, il ne regarderait plus ma chambre que comme une prison" (A et T. T3, p43.)

Ce couple parental "truqueur" n'est pas sans précédent; il trouve son modèle dans le livre V de l'Emile où toutes les réactions de Sophie sont "téléguidées" par ses parents pour lui faire connaître un monde revu et corrigé. Ces bons parents, parfaitement accordés, transforment toute situation en une expérimentation et ne laissent pas d'être suspects. Adèle et Théodore sont véritablement manipulés. S'il s'avère, que de nos jours encore, toute éducation comporte une part d'artifice, les éducateurs autant que les élèves en sont conscients. Tel n'est pas le cas pour Mme de Genlis pour qui la fin justifie les moyens. Afin de donner à sa fille une éducation "naturelle" et morale, la baronne a recours à des procédés quelque peu discutables. Et pourtant, jamais elle ne met en doute sa propre intégrité.

Ambiguïté et finalité de l'éducation

Selon les dires de la baronne d'Almane, "Adèle rencontrera dans le monde peu de femmes qui eussent autant d'instruction qu'elle" (A et T. T3, p463) et on admettra volontiers que l'étendue des connaissances de la jeune fille à la fin de son éducation

soit sans précédent pour l'époque. Mais à quoi lui sert cette éducation?

Si la culture d'Adèle compte parmi les plus sérieuses, elle est vouée avant tout à la clandestinité. Adèle n'a jamais ou presque l'occasion d'exercer ses connaissances et, pour ne pas être taxée d'immodestie ou de pédanterie, elle a tout intérêt à les cacher. Nous voici en présence de la contradiction la plus manifeste dans le système éducatif de Madame de Genlis. C'est à Mme de Valcé, image en tout point négative d'Adèle, que revient le privilège de faire cet "éloge":

"On dit qu'elle a de l'instruction: la conversation roule ici souvent sur l'histoire, les Arts et la littérature; Adèle alors écoute avec une attention qui ne montre que de la curiosité; elle n'a point cet air capable qu'on a toujours en écoutant ce qu'on sait déjà, et jamais elle ne se mêle à ces entretiens. Il faut bien que ce soit par ignorance..." (A et T. T3, p143).

Ainsi l'accomplissement suprême d'une excellente éducation est de laisser croire à une absence totale de savoir. Sur ce point, Mme de Genlis s'inscrit dans un contexte social et ne déroge pas aux concepts établis: la femme, quel que soit son niveau d'instruction, doit garder ses connaissances pour elle-même et faire preuve d'une grande modestie sous peine d'être traitée de "savante" avec tout ce que ce terme implique de ridicule.

Pour Mme de Genlis, la femme dite "savante" n'est pas savante du tout. La comtesse ne critique pas la culture de ces femmes mais plutôt l'absence de culture, car les connaissances

ne sont présentes qu'en apparence. Et pour donner plus de poids à ses opinions, elle laisse à des hommes le soin de dénigrer les "bas bleus". Le chevalier d'Herbain qui admire le cabinet d'études de Mme de Surville est détrompé par un hôte plus averti:

"Ce cabinet que vous croyez bonnement un temple consacré à l'amitié, à l'étude et à la méditation, n'est qu'un lieu de parade; tous ces livres étalés là sur ce bureau, n'y sont que pour l'ornement comme des porcelaines sur une cheminée". (A et T. T1, p244).

Et voici ce que cet invité éclairé pense des femmes savantes:

"Elles ne savent rien... elles mènent la vie la plus dissipée et elles prétendent à la science universelle" (A et T. T1, p245).

Pour ne pas laisser prise à ce genre de critique en ce qui concerne Adèle, la baronne d'Almane insiste souvent sur le fait que " (son) projet (n'est pas) de rendre Adèle savante" (A et T. T3, p233). L'éducation d'Adèle a essentiellement quatre buts différents dont trois sont ainsi présentés par la baronne:

"Je ne prétends lui donner qu'une connaissance très superficielle de toutes ces choses qui puissent servir quelquefois à son amusement, la mettre en état d'écouter sans ennui son père, son frère ou son mari, s'ils ont le goût de ces sciences, et de la préserver d'une infinité de petits préjugés que donne nécessairement

l'ignorance" (A et T. T3, p233).

Madame d'Almane se réfère ici aux cours de sciences naturelles, à la physique et la chimie mais ces principes peuvent s'étendre à l'ensemble des connaissances. Le quatrième but, non mentionné dans cette citation, est l'utilité domestique de la femme.

Chacun de ces points mérite qu'on s'y arrête. L'amusement, tout d'abord, n'est jamais entré en ligne de compte dans l'éducation préconisée jusqu'alors. Peu s'en faut que la Sophie de Rousseau accorde beaucoup de temps à ses loisirs. Plus encore, pour Mme de Genlis, l'instruction devient un palliatif à l'ennui. Pour s'occuper, Adèle a la possibilité de recourir à la lecture, à la peinture ou aux sciences. Ce qui présente aussi l'avantage d'éviter une vie sociale trop dissipée.

Sur le chapitre de l'ignorance, la position de Madame de Genlis est assez ambiguë. Il est bien certain qu'Adèle échappe à ce défaut qui "n'embellit point et ne peut être que pernicieux" (A et T. T2, p401). Mais l'ignorance est souvent contrecarrée par un esprit inné, comme par exemple dans ce portrait de la comtesse Anatole:

"(Elle) est réellement charmante à tous égards.

Mme de Valcé dit qu'elle ressemble à Ninette à la Cour, ce qui est assez bien trouvé, car elle en a l'ingénuité, l'ignorance, la grâce et la gaucherie; Mais en même temps il est impossible d'avoir plus d'esprit à seize ans... et d'annoncer un meilleur naturel" (A et T. T2, p405).

Mme de Genlis admet ici que la nature et le caractère de la jeune fille peuvent tenir lieu d'éducation. Il est vrai qu'il

ne s'agit pas de sa propre fille.

Dans son ensemble, l'éducation de la femme, n'a d'autre objet que son utilité et son agrément pour l'homme.

Nous savons qu'Adèle est initiée très jeune aux nécessités de la vie domestique. Elle doit se révéler bonne économe, veiller aux dépenses de la maison et acquérir des connaissances pratiques, tâches dont elle devra s'acquitter seule après son mariage pour le confort et le bien-être de son époux.

Les quelques notions de droit qu'elle a acquises lui permettent surtout de seconder son mari dans le domaine des affaires.

(A et T. T3, p425). C'est tout de même lui reconnaître une part active, aussi minime soit-elle, dans les décisions qui la concernent plus ou moins directement et dont dépend son propre sort.

Quant aux connaissances littéraires ou scientifiques, elles font d'Adèle une interlocutrice agréable pour n'importe quel sujet de conversation. Interlocutrice souvent silencieuse car la superficialité de son savoir dans le domaine des sciences et sa modestie de bon ton en ce qui concerne la littérature lui interdisent toute véritable participation. Sa culture ne doit être en apparence que l'ombre de celle de son époux et ne sert qu'à mettre cette dernière en valeur.

Cette image de la femme dans le couple est prolongée par celle, similaire, de la femme dans sa famille - vis-à-vis du père ou du frère - et dans la société toute entière. Ainsi que l'avance Pierre Fauchery "jusque dans l'étude, la femme restera fidèle à ses vocations essentielles: ingrédient gracieux de la figuration sociale, l'instruction est chez elle une chance de plus pour la grâce." (Destinée p160)

Adèle est l'image même de la jeune fille bien élevée; ses connaissances et son éducation morale en font un être parfait; elle sera soumise à son mari mais capable de le conseiller et de participer à la conversation. Par son comportement modeste et naturel en société, son caractère honnête et droit, elle échappera à l'emprise des critiques. Jugées dans leur contexte historique, la dépendance maritale et l'infériorité de la femme sont presque inévitables. On pourrait reprocher à Adèle son manque d'imagination et de créativité, mais pour assurer à la jeune fille une vie heureuse, Madame de Genlis par le truchement de la baronne d'Almane préfère prêcher la modération:

"On doit éviter avec soin d'enflammer l'imagination des femmes et d'exalter leurs têtes; elles sont nées pour une vie monotone et dépendante. Il leur faut de la raison, de la douceur, de la sensibilité, des ressources contre le désœuvrement et l'ennui, des goûts modérés et point de passions. Le génie est pour elle un don inutile et dangereux, il les sort de leur état." (A et T. T1, p39).

Il reste cependant une objection à faire au système éducatif de la comtesse: l'omnipotence de la mère, et la soumission totale dans laquelle elle tient sa fille, soumission qui se prolonge au-delà du mariage. Cette mère toute puissante, c'est la réflexion indubitable de la personnalité de la Comtesse de Genlis.

II. IMAGE DE LA MERE

Au pôle infantile de l'image de la femme correspond un pôle maternel. Adèle et Théodore n'est pas uniquement un ouvrage pédagogique visant à former l'individu féminin dans sa jeunesse, il se pose aussi comme l'exemple à donner à la femme mariée et mère de famille. D'ailleurs, toute réforme éducative ne peut venir que de la réforme de l'éducateur, et donc de la mère. L'idéal féminin préconisé par Mme de Genlis s'oppose donc radicalement aux idées généralement admises dans une société où la morale n'est pas toujours de mise et où la femme se cantonne généralement dans un rôle passif et figuratif.

L'idéal maternel

Au 18ème siècle et jusqu'à Rousseau, l'idéal maternel n'est pas à la mode. Les femmes issues des classes aisées rechignent à s'occuper de leurs enfants comme elles refusent de s'occuper de tout ce qui entre dans le cadre des nécessités ménagères. Pour nourrir les nouveaux-nés on a recours à des "nourrices mercenaires" dont la probité peut parfois être mise en doute comme c'est le cas de la propre nourrice de la petite Caroline-Stéphanie. Mme de Genlis nous raconte en effet dans ses Mémoires que la femme à qui était confié le soin de l'allaiter ne pouvait en fait assumer cette tâche et la nourrissait d'un mélange de vin et de farine grossière, la miaulée, sans que personne ne s'aperçût de la supercherie (Mémoires T1, p3). Il semble bien que Mme de Genlis soit née avec une constitution

robuste, caractéristique indispensable dans de telles conditions.

La puériculture

L'un des premiers, Rousseau dénonce les mères qui refusent de nourrir leurs enfants et les exhorte à "braver l'empire de la mode et les clameurs de leur sexe" et à remplir "avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux que la nature leur impose" (Emile. Livre I, p258).

Dans la même ligne d'idées, la maternité, pour Mme de Genlis, commence bien avant la naissance de l'enfant, et ceci apparaît dans les conseils donnés à Mme d'Ostalis, la nièce que Mme d'Almane a élevée et qui attend un enfant:

"Je suis charmée que malgré la mode et l'exemple, vous ne vouliez ni veiller, ni vous fatiguer par des visites continuelles, ni faire de longues courses en voiture" (A et T. T1, p136).

L'exemple déplorable est celui de cette "femme du monde" condamnée par son médecin à garder la chambre quatre mois ou à perdre son enfant, qui déclare que "de tels ménagements ne (peuvent) s'accorder avec sa vivacité et (tue) son enfant par cette aimable vivacité" (A et T. T1, p137). Ainsi, la comtesse d'Ostalis, de part son état, devra renoncer - sans broncher - au projet d'aller rendre visite à la baronne d'Almane. La femme est mise en présence d'un choix: sa vie sociale ou la maternité, et de ce choix dépend le sort de son enfant.

Comme Rousseau qu'elle cite, Mme de Genlis préconise l'allaitement maternel mais elle ne dénigre pas autant "cette mauvaise mère" qu'est la nourrice mercenaire car elle obéit à

une nécessité financière et "ne prive son enfant de son lait que pour lui assurer du pain" (A et T. T1, p137). D'ailleurs, l'allaitement en soi n'est pas suffisant; il s'inscrit dans un comportement général qui exige de la mère un renoncement total à la vie de société, une sorte d'exil volontaire qui peut durer jusqu'à deux ans, c'est-à-dire jusqu'au sevrage naturel. Vie sociale et maternité semblent être absolument incompatibles, et la femme qui allaite en présence d'hommes est taxée d'inconvenance, presque d'impudeur: "je voyais ces hommes rire entre eux et parler bas, et tout cela ne me paraissait qu'indécent et importun " constate la baronne (A et T. T1, p139). Pour éviter ces scènes indésirables aux yeux des messieurs, la femme doit se cacher, rester dans le cercle clos de sa proche famille. Encore que le fait d'allaiter son enfant ne dépende pas du tout d'elle seule, les conditions sine qua non restant la volonté du mari et sa place dans la société. La baronne d'Almane recommande à la Comtesse d'Ostalis de ne se livrer à " cette douce obligation " que si "(son) mari ne s'y oppose pas ouvertement; si (elle peut) sans nuire à ses intérêts, à sa fortune (du mari) (se) renfermer dans l'intérieur de (sa) famille" (A et T. T1, p137). Pour l'auteur ou son porte-parole le point essentiel est d'éviter les demi-mesures et en cela sa position en faveur de l'allaitement est beaucoup moins catégorique que celle de Rousseau: elle laisse à la mère le choix de remplir ses obligations avec tous les sacrifices que cela comporte ou bien de ne pas s'en occuper du tout. Et connaissant la part de sacrifices qu'il s'agit de faire, il semble que bien peu de femmes se qualifient pour

assumer leur tâche de mère.

Dans Adèle et Théodore la maternité est toujours bienheureuse parce qu'elle ne sort pas du domaine du mariage et de la vertu, plus heureuse encore dans le cas de la baronne d'Almane pour qui le sort semblait contrecarrer une nature profonde : "vous savez avec quelle passion j'ai désiré des enfants" écrit-elle à la Vicomtesse, mais le ciel n'exauce ses vœux que cinq ans après son mariage. (A et T., T1, p13-14). Ces enfants, pour être tant souhaités, font l'objet de tous ses soins et fournissent une explication au dévouement total de la baronne. Aussi, la maternité devient-elle sa raison de vivre et permet-elle à la baronne d'Almane de trouver son épanouissement en tant que femme.

Hygiène et santé

Dès la naissance d'Adèle, toute l'énergie de la baronne converge vers l'enfant. Selon les préceptes de Rousseau - qu'elle attribue à Locke, Rousseau ne les ayant d'après elle que repris - l'hygiène, le régime alimentaire et tous les détails du confort vestimentaire sont pris en considération. Dans le livre I de l'Emile, Rousseau avance que "la seule partie utile de la médecine est l'hygiène".¹⁵ La façon d'élever Adèle jusqu'à trois ans peut paraître un peu sévère :

"Lavée de la tête aux pieds avec de l'eau tiède en hiver et naturelle en été, en observant de frotter avec une éponge; coucher dans un lit assez dur, sans rideaux, n'ayant qu'un béguin de toile, une petite camisole, une seule couverture en hiver et un drap en été; les fenêtres de la chambre presque toujours

ouvertes; un feu très modéré pendant le jour et la nuit entièrement éteint; continuellement au grand air". (A et T., T1, p77).

Par contre, en ce qui concerne le régime alimentaire, Mme d'Almane fait véritablement figure de diététicienne avant la lettre :

"Dès l'instant du sevrage, de l'eau pour toute boisson, jamais de crème ni de bouillie; quelquefois du lait froid, des oeufs, des légumes; de la soupe grasse, du fruit, etc... Point de confitures, de bonbons ni de pâtisserie". (A et T., T1, p77).

Quant aux vêtements, nous savons que Rousseau s'oppose catégoriquement aux maillots pour les nourrissons (Emile Livre I, p253). Mme de Genlis, elle, va beaucoup plus loin; elle s'intéresse aussi au bien-être de la petite fille :

"Point de corps baleinés jusqu'à quatre ans; à cet âge, Adèle a commencé à en porter de très minces et très larges, excepté dans l'été; car alors elle n'a pour tout vêtement que sa chemise et une lévite de gaze ou de mousseline, et elle ne met des bas et des souliers pendant les grandes chaleurs que pour se promener". (A et T., T1, p77).

Encore que ces corsets que sont "les corps baleinés" ne soient pas aussi condamnables qu'ils le paraissent car "ils ouvrent la poitrine, soutiennent les reins, maintiennent l'estomac dans une situation qui facilite la digestion et rendent les chutes moins dangereuses" (sic) (A et T., T1, p77). Tant de rigueur et de principes visent surtout à faire de l'enfant

un être sain et robuste, capable de supporter, sans trop en souffrir, les moindres vicissitudes.

L'éducation physique vient parfaire cette bonne santé. Outre les promenades journalières, les enfants se livrent à toutes sortes d'exercices : pour l'escalade, ils disposent de trois "montagnes" artificielles dans le jardin. Mais rien n'égale dans Adèle et Théodore la gymnastique mise en oeuvre par Mme de Genlis pour les princes d'Orléans, ses élèves, et qu'elle relate dans ses Mémoires : des semelles de plomb pour de longues marches, les poids soulevés avec des poulies (exercice hygiénique récemment inauguré par l'illustre Tronchin selon Louis Chabaud dans Les précurseurs du féminisme)¹⁶, l'escrime, la natation, le billard, le volant, le tir à l'arc et au pistolet, etc... Mme de Genlis nous dit également qu'elle était souvent le professeur d'éducation physique de ses élèves.

On éduque les enfants "à la dure" ! Trop de laisser-aller, trop de confort et la satisfaction de tous les désirs de l'enfant produisent, à l'extrême, des êtres malingres et capricieux telle la petite fille des Veillées du château atteinte d'une maladie de langueur, résultat des prévenances et des gâteries de sa mère. Le traitement prescrit pour sa guérison consiste à la faire coucher sur la paille dans une étable, à l'obliger à marcher ou à courir, et à lui faire prendre une nourriture saine.¹⁷ Si ces mesures extrêmes ne sont pas nécessaires dans le cas d'Adèle, elles ressemblent fort aux procédés mis en oeuvre dans l'éducation d'Emile selon Rousseau. La sévérité est de règle pour ce dernier parce qu'elle est

d'ordre naturel. Afin de développer l'endurance de l'enfant, on l'expose à toutes les températures. Rousseau conseille en effet "de ne point changer d'habits selon les saisons... de porter l'hiver ses habits d'été",¹⁸ de le faire marcher pieds nus, d'exposer l'enfant dans des jeux dangereux où il risque d'être blessé¹⁹ pour aiguïser ses réflexes, de le faire dormir sur un mauvais lit sans craindre de l'éveiller à tout propos.²⁰

De l'attitude de la mère dépend celle de l'enfant. Elle doit bannir tout sentiment de tendresse immodérée qui viendrait détourner le cours d'une bonne éducation. Ainsi peut s'expliquer l'attitude distante, parfois rigide et froide de la baronne d'Almane envers sa fille. Jamais de véritable connivence, peu de discussions autres que visant à perfectionner l'enfant, entre ces deux êtres qui vivent ensemble à longueur de journée. Chez Mme d'Almane, l'éducatrice prend très tôt le pas sur la mère.

La pédagogie est, selon Pierre Fauchery, la "maternité active" (Destinée, p405). Rien ne peut être plus fidèle que cette définition pour Mme de Genlis à travers la baronne d'Almane. Mais ne devient pas pédagogue qui veut, encore faut-il aimer et bien connaître les enfants, montrer en quelque sorte une vocation. Il est intéressant de remarquer à ce sujet que presque tous les critiques et biographes de la Comtesse de Genlis, particulièrement ceux du siècle dernier et du début du 20ème, comme Sainte-Beuve, L. Chabaud et J. Harmand, se plaisent à la présenter comme une institutrice-née parce que vers l'âge de sept ans, la petite Caroline-Stéphanie rassemblait tous les

enfants du village au pied du balcon où elle se tenait et leur faisait répéter des vers... ce qui avait beaucoup de succès car elle gratifiait ses élèves de quelques gourmandises.²¹ Elle enseignait aussi le catéchisme aux bergers et la harpe à la fille de sa laitière - qu'elle a failli rendre difforme à cause du poids de l'instrument qui avait déformé la colonne vertébrale. Grâce aux nouveaux principes instaurés par Rousseau, elle va pouvoir mettre sa vocation à l'épreuve.

Depuis Rousseau, nous le savons, on évite de confier l'éducation des enfants aux couvents et aux collèges. Les mères sont alors investies du pouvoir d'élever leur progéniture. A l'idéal maternel vient s'ajouter l'idéal pédagogique qui confère à la femme une dimension nouvelle, très proche de la perfection dans l'esprit de Mme de Genlis.

Quelles sont les caractéristiques de notre pédagogue, Mme d'Almane ?

Les connaissances académiques et artistiques

Dans le programme d'études d'Adèle, c'est elle qui assure l'enseignement de la majorité des matières, et son savoir pourrait presque être qualifié d'encyclopédique. Le "cours de lecture" établi pour Adèle procède d'une sélection d'ouvrages - en fonction de critères tels que la moralité - mais toute sélection présume une connaissance très vaste du sujet. Pour les avoir jugés "dangereux", Mme d'Almane connaît les ouvrages bannis du programme d'études de sa fille. Derrière les connaissances déjà surprenantes d'Adèle, se dessinent celles bien plus vastes de la baronne. Même si elle n'est pas prête à l'affirmer, elle fait figure d'un véritable puits de sciences.

Madame d'Almane est également toute désignée pour enseigner la musique à sa fille. Qui d'autre serait plus qualifié qu'une personne qui a développé et écrit une Nouvelle méthode pour jouer de la harpe ? D'autant plus qu'en filigrane apparaît la comtesse de Genlis, elle-même virtuose et assez heureuse pour accompagner à la harpe quelques grands musiciens du siècle.

Selon toute vraisemblance, les connaissances très étendues de la baronne devraient lui valoir l'épithète de "savante", et cependant ce n'est pas ainsi qu'elle se considère. Elle a une mission à remplir, l'éducation de sa fille, et cette mission exige une étude approfondie de toutes les matières. A la différence des intellectuelles pour qui l'étude est le perfectionnement du "moi" et donc une forme d'égoïsme, même d'égocentrisme, Mme d'Almane ne vise à se perfectionner que pour transmettre son savoir. Selon son habitude, Mme de Genlis laisse à la correspondante de la baronne, la Vicomtesse de Limours, le soin de lui faire ce compliment :

"Quelle est la femme qui, comme vous, a passé sa vie à cultiver ses talents, à s'instruire, afin de pouvoir être utile à ses enfants". (A et T., T1, p83).

La culture revêt ainsi les caractères du don de soi et du sacrifice et reste hors de portée des critiques virulentes adressées aux "bas bleus". Tout oppose une Mme d'Almane à une Mme de Surville, type même de la femme qui brigue le titre de "femme érudite" et dont les occupations ressemblent fort à celles de la coquette s'étourdissant de plaisirs mondains. A en juger par son agenda : "demain... je vais à l'Académie

entendre le discours de réception de mon frère... dans l'après-dîner... j'aurai mon maître de langue anglaise. Mercredi, l'auteur de la Pièce nouvelle m'a priée d'aller à une répétition. Jeudi, je va(i)s chez Greuze voir sa Danaë. Vendredi, j'irai voir des expériences sur l'air fixe" (A et T., T1, p. 253), elle cherche comme toute autre à combler le vide de son existence.

Vocation et expérience

La tâche que Mme d'Almane s'est fixée se double aussi d'une vocation : "toute ma vie, écrit-elle, je me suis occupée de tout ce qui pouvait avoir quelque rapport à l'éducation". (A et T., T1, p13). Cette vocation, dans les premières années de son mariage, se trouve sans objet puisque la baronne n'a pas d'enfants. Pour remédier à cela, elle adopte une nièce, Mme d'Ostalis, qu'elle entreprend d'élever, et ce fait n'est pas sans importance quant à la validité de la méthode utilisée. Mme d'Ostalis représente, de toute évidence, le premier résultat de l'éducation de la baronne, l'objet expérimental du système énoncé dans Adèle et Théodore et la garantie de ce système par l'image qu'en peint la vicomtesse :

"Elle est toujours aussi distinguée par sa réputation que par sa figure et ses agréments. Elle a une égalité et une douceur inaltérables, un naturel charmant, et une certaine sérénité qui fait plaisir à contempler, parce qu'on sent qu'elle vient du calme parfait de ses passions et de la pureté de son âme. Toutes les femmes lui pardonnent ses talents et sa beauté en faveur de sa simplicité et

de sa modestie, et tous les hommes, malgré sa jeunesse, la respectent véritablement parce qu'elle n'a ni prudence, ni la moindre apparence de coquetterie". (A et T., T1, p58).

En dépit de quelques travers qui lui restent et que la baronne corrige par lettres interposées, (lettre XII. T1, p80), elle est le résultat anticipé de l'éducation d'Adèle, résultat qu'il s'agit peut-être de parfaire sous certains aspects de moindre importance mais qui n'en reste pas moins un succès éclatant. D'autre part, cette première éducation a permis à la baronne d'acquérir toute l'expérience nécessaire. Aux connaissances livresques et théoriques se joignent les connaissances pratiques tout aussi importantes, si ce n'est plus, que les premières. Vocation et expérience, appuyées par un premier résultat qui s'avère excellent, voilà les traits qui caractérisent une pédagogie parfaite et à qui l'on peut faire toute confiance.

Remarques sur l'importance de l'enfance

De par ses connaissances de tous les ouvrages qui traitent de pédagogie - ceux de Fénelon, Rousseau, Locke, Mme d'Epinaï -, de par son expérience aussi et l'intérêt qu'elle porte aux enfants, Mme de Genlis est à même d'explorer le monde enfantin et de faire des réflexions qui ne manquent pas de frapper, particulièrement cette remarque qu'elle place sous la plume de M. d'Almane :

"Songez à la profondeur des traces que laissent dans notre imagination les impressions que nous recevons dans notre enfance et dans notre première jeunesse"

(A et T., T1, p120).²²

Les psychologues d'aujourd'hui ne déniaient certes pas cette assertion et nous savons depuis la fin du siècle dernier et les recherches entreprises dans le domaine de l'enfance à quel point les expériences infantiles marquent la vie adulte. Il revient à Mme de Genlis d'avoir été une des premières, sinon la première à mentionner ce fait et d'en avoir tenu compte, même d'une manière toute relative, dans son système éducatif.

La fonction de pédagogue

Son rôle d'éducatrice exige de la mère une présence constante auprès de l'enfant. Il suffit pour s'en rendre compte de considérer l'emploi du temps que la baronne s'est fixé :

"Je me lève à sept heures... (à neuf heures) je vais à la chapelle pour entendre la messe; ensuite, si le temps le permet, nous nous promenons jusqu'à onze heures; je rentre dans ma chambre avec Adèle, je la fais lire et répéter par coeur des petits contes faits pour elle, et puis nous causons jusqu'à midi, l'instant où tout le monde se rassemble pour dîner. En sortant de table, on va dans les jardins passer une heure, ou l'on reste dans le salon à s'amuser, tantôt à regarder des cartes de géographie, des dessins, tantôt à faire de la musique et quelquefois à causer. A deux heures, chacun rentre dans sa chambre; moi, toujours avec Adèle qui ne me quitte jamais que pour aller se promener; j'écris jusqu'à quatre heures sans interruption, Adèle allant et venant ou jouant près de mon bureau. A cinq heures,

Dainville m'anène mon fils qui vient prendre, avec sa soeur, une leçon de dessin d'une heure; pendant ce temps, j'écris toujours... je m'occupe encore d'Adèle; nous comptons avec des jetons et nous faisons la conversation jusqu'à sept heures; ensuite, je joue de la harpe ou du clavecin jusqu'à huit heures et demie que nous soupçons. A neuf heures, les enfants vont se coucher, nous parlons d'eux quelquefois jusqu'à dix". (A et T., T1, p28-29).

Le temps que la baronne s'accorde à elle-même est assez limité : quelques heures pour la correspondance dans l'après-midi, pour la musique dans la soirée. Son rôle d'éducatrice ne se termine qu'après la "réunion pédagogique" avec M. d'Almane. Il faut remarquer que cet emploi du temps vaut pour Adèle à six ans et n'a rien d'exténuant pour la mère; il se développera par la suite, remplaçant les récréations d'Adèle par des leçons, mais toujours rigoureusement établi et suivi, et laissant de moins en moins de temps libre à la baronne. Nous sommes bien au-delà de l'emploi du temps de cette autre pédagogue, Mme d'Epinay, tel que nous le présente Pierre Fauchery :

"Cette mère dévouée s'enferme chaque jour deux heures dans sa chambre pour donner à ses enfants des leçons de musique, de lecture, de catéchisme. Ainsi, cet ouvrage (les Conversations d'Emilie) reflète assez bien l'emploi du temps d'une contemporaine très représentative : un tiers aux enfants, un tiers à l'amour, un autre aux charmes et aux intrigues de la vie de société". (Destinée, p405).

La comparaison ne manque pas d'intérêt. Encore une fois, pour Mme de Genlis, il n'y a pas de demi-mesure; c'est le sacrifice presque total de la personne qu'elle demande, la renonciation à la vie privée et sociale. Pour ses loisirs personnels, la baronne d'Almane doit empiéter sur son temps de sommeil; mais là encore son altruisme trouve toute sa dimension puisque son grand plaisir est de se consacrer à la rédaction d'ouvrages pédagogiques.

Outre le don de son temps et le sacrifice de sa vie personnelle, on exige de la mère bien d'autres qualités pour remplir sa fonction de pédagogue. Ainsi que l'écrit la baronne d'Almane "tout cela demande de la part des instituteurs beaucoup de zèle, d'affection, de lumières et d'activité : mais je n'ai jamais prétendu qu'on pût faire une bonne éducation sans quelque peine et sans instruction ni talents. Je comprends qu'il est plus facile de donner à sa fille un livre dont on ne connaît que le titre, en lui disant d'aller le lire dans sa chambre que de lire soi-même ce livre, d'y faire des notes, et de le relire ensuite avec sa fille" (A et T., T1, préf.XV). La lecture essentiellement demande la présence d'un tuteur pour en garantir la moralité grâce au système de la censure et des passages "licencieux" escamotés et aussi pour en assurer la complétude : "(On) n' imagine () pas combien négligemment (les enfants) peuvent lire seuls : il n'y en a point qui ne passe sans le lire au moins la moitié d'un ouvrage et de cette manière il est difficile de comprendre l'autre moitié" remarque Mme de Genlis. (A et T., T1, préf.xij). Il est bien évident aussi que les leçons données exigent une préparation et donc un travail préalable de

l'éducatrice. On devra "lire seul et avec attention les ouvrages qu'(on) se propose de lire avec son élève, afin d'être préparé d'avance à ce qu'(on) doit dire, approuver, condamner ou même supprimer". (A et T préf.XV)

Mais la méthode éducative ne se limite pas à la présence d'un tuteur-censeur aussi préparé soit-il. L'attitude préconisée par Mme de Genlis est nettement plus positive et plus bénéfique pour l'élève : il n'est pas question de déverser sur lui des flots de connaissances mais de développer les réflexions de l'enfant et de faire attention "de ne jamais réfléchir qu'après lui, c'est-à-dire de commencer toujours par lui demander son opinion ou l'explication des choses que l'on pourrait croire au-dessus de sa portée" (A et T., T1, préf.xiiij). Se mettre au niveau des enfants, leur laisser le temps de développer toutes leurs idées et éventuellement y ajouter ses propres réflexions, n'est-ce pas là le grand principe de la fonction de pédagogue ? Et cet aspect reste sans conteste le plus intéressant de la technique proposée par Mme de Genlis pour développer l'esprit de l'enfant, d'autant plus que ces principes présentent un côté très actuel puisqu'ils sont à la base même de la pédagogie moderne. L'enthousiasme dont fait preuve la baronne d'Almane à propos d'éducation se double d'une réflexion approfondie sur la méthode à utiliser, méthode assez flexible pour prendre les connaissances de l'enfant comme point de départ et éviter de lui imposer celles d'un adulte.

Les liens affectifs

Il ne faudrait pas non plus passer sous silence les liens affectifs qui se créent entre l'éducatrice et son élève d'autant

plus qu'ils se doublent dans le roman de ceux d'une mère et de sa fille. La bonne entente est de mise et il n'est jamais fait état, dans Adèle et Théodore d'une divergence d'opinion. Bien au contraire, Adèle, formée selon ses principes, ne peut être que très attachée à sa mère. Au point qu'elle refuserait de se marier si le mariage signifiait leur séparation. (A et T., T3, p408). Cela reste dans une certaine mesure, de l'ordre naturel des choses quand il s'agit d'une mère et de sa fille. Mais si on fait un parallèle avec la vie réelle de Mme de Genlis et sa double fonction de gouverneur et gouvernante des enfants du duc de Chartres, ce sont des sentiments extrêmes que ses élèves développent à son égard : une admiration sans bornes qui va jusqu'à l'adoration. Louis Chabaud, dans les Précurseurs du Féminisme, remarque à ce sujet que Mme de Genlis exerçait "un empire absolu sur l'éducation des princes et se (faisait) adorer de ses élèves. Leur culte pour l'amie chargée de les instruire allait jusqu'à l'idolâtrie, jusqu'au fétichisme. L'admiration sans réserve qu'elle leur inspirait était même contagieuse si on en juge par cette page des Mémoires de Mme de Gontaut : "l'enthousiasme que les jeunes princes avaient pour Mme de Genlis fut vite partagé par moi. J'aurais rougi de rester en arrière de cette passion romanesque que chacun cherchait à lui prouver. J'ai vu les princes et Mademoiselle baiser les pas où elle avait marché, et j'avoue à ma honte, qu'un jour, voulant me distinguer en sentiment, je me précipitai sur le fauteuil qu'elle venait de quitter et l'ayant baisé avec ardeur, je me remplis la bouche de poussière, ce qui calma mon zèle".²³ Lorsque la duchesse de Chartres, qui a de nombreux griefs contre

Mme de Genlis, décide de lui donner son congé, Mademoiselle d'Orléans, sa fille, souffre de convulsions et d'évanouissements pour être séparée de sa gouvernante et son état est si grave qu'on ne peut que rappeler Mme de Genlis. (Mémoires. Tome 4, p60-79). Cet amour qu'elle inspire devient pour la comtesse une arme efficace. Ce n'est certes pas de ce genre de vénération effrénée dont se vante la baronne d'Almane dans Adèle et Théodore, mais sa fille y tend imperceptiblement. Sous un certain aspect, un trop grand attachement entre l'éducatrice et l'élève peut présenter des dangers, même s'il s'explique davantage dans le cas d'une mère et de sa fille. Mme de Genlis, encore une fois, ne fixe pas de limite.

La mère-amie

Dans Adèle et Théodore, toute amitié autre que celle qui s'établit entre une mère et sa fille est néfaste, à l'exception cependant des liens qui unissent la baronne d'Almane et la Vicomtesse de Limours. Encore que cette relation amicale, doublée de liens familiaux puisqu'elles sont cousines, ne soit pas exempte d'orages passagers dus au caractère emporté de la vicomtesse. Tous les exemples d'amitié sont taxés de négativité : les relations de Mme de Valcé et Mme de Germeuil prennent la forme d'une émulation dans le domaine du vice. Adèle fait elle-même l'expérience de la méchanceté, de l'hypocrisie et des fausses accusations pendant son séjour au couvent lorsqu'elle se lie avec Mlle de Célini qui essaie de l'éloigner de sa mère (A et T., T3, p210). Dans le cas de la duchesse de C***, il semble que tous ses malheurs résultent initialement du fait d'être

l'amie de la marquise de Venuzi et de se laisser entraîner par elle, ce dont elle prend conscience quant elle écrit : "la marquise de Venuzi reprit bientôt sur moi son ascendant ordinaire" (A et T., T2, p295). Et pour corroborer la thèse de la baronne d'Almane, elle insiste sur un défaut de son éducation :

"Je chérissais, je respectais ma mère, mais je ne la regardais point comme mon amie, parce qu'elle m'en avait laissé prendre une autre; elle s'était même plu à former une liaison si dangereuse". (A et T., T2, p291).

Adèle, adolescente, s'entend bien avec Constance mais reste toujours sur ses gardes; en fait, elle n'a d'autre amie que sa mère. La baronne constate à propos qu' "Adèle devient tous les jours plus charmante, elle est bien véritablement à présent (son) amie; son esprit est aussi formé que son caractère, nulle conversation ne peut (lui) être plus agréable que la sienne, (elles ont) une telle conformité d'opinions et de sentiments !" (A et T., T3, p353). Adèle est formée à l'image d'une mère qui présente des similarités avec Pygmalion et Narcisse et qui s'arrange pour avoir sur sa fille un empire absolu.

Système éducatif élitiste ?

La personnalité et les connaissances de notre mère-pédagogue en font un être exceptionnel. Rares doivent être les femmes qui, au 18ème siècle, rassemblent tant de qualités.

Cette remarque, la comtesse de Genlis se la fait à elle-même dans la préface de son ouvrage :

"On dira peut-être que, puisqu'il faut de l'instruction

et des talents pour faire une bonne éducation, les mères qui ont reçu une éducation distinguée doivent seules se mêler d'élever elles-mêmes leurs enfants et qu'alors mes conseils ne s'adressent qu'à une bien petite classe. Je répondrai que la supériorité en ce cas... serait en effet très désirable, mais que cependant on peut s'en passer ! avec du bon sens et de la bonne volonté une mère élèvera toujours bien sa fille". (A et T. préf. Tl. xvj)

Consciente de l'éducation comme privilège social, la romancière tente ici une ouverture sur toutes les classes. Ouverture toute relative cependant, car on conçoit aisément qu'une paysanne par exemple ait peu de temps à accorder à l'éducation de ses enfants autre que pour assurer leur survie. Le savoir reste donc un privilège noble ou bourgeois, mais Mme de Genlis semble mettre davantage l'accent sur l'élitisme de la personne que sur l'élitisme social : elle s'adresse en fait aux mères "sensibles" qu'elle distingue de toutes les autres. Et nous savons que beaucoup de femmes du monde, en dépit de leur naissance illustre, entrent dans cette catégorie des femmes "insensibles" et irresponsables : ce sont toutes celles qui ne se sont pas occupées de leurs enfants ou de leur famille. Pour celles qui se considéreraient comme inaptes à entreprendre l'éducation de leurs enfants mais qui en montreraient le désir, Mme de Genlis conseille l'autodidactisme : consacrer une heure et demie par jour à la lecture pour se cultiver soi-même et faire preuve de bonne volonté pour éduquer l'enfant.

La mère, garante de la religion

La religion, au même titre que les autres connaissances, est inculquée par la mère. En fait, l'oeuvre dans son entier est fondée sur la religion établie et les valeurs morales traditionnelles, point sur lequel Mme de Genlis s'attire irrémédiablement la haine des "philosophes".

Si l'on considère la part de l'éducation religieuse dans la propre vie de la comtesse, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il est beaucoup plus question de conformité que de foi réelle. Les parents de la petite Caroline-Stéphanie ne sont pas particulièrement pieux et l'enseignement du catéchisme ou des prières habituelles est confié à la gouvernante de l'enfant. A six ans, Caroline-Stéphanie est faite chanoinesse au Chapitre d'Alix (Mémoires. T1, p17-19) mais elle n'entre pas en religion, ce qui lui laisse toute liberté et lui octroie le titre de Comtesse. La religion joue un rôle standard dans la société: il suffit de croire en Dieu et d'assister régulièrement aux offices.

Il va sans dire que l'éducation religieuse conçue pour Adèle est plus étayée que celle dont Mme de Genlis a fait l'objet dans sa jeunesse. Outre les prières habituelles que la baronne d'Almane apprend à sa fille, elle en compose d'autres "simples et touchantes, qu'(Adèle) puisse comprendre et sentir" (A et T., T1, p224). Pieux truquage, elle lui parle de son Ange Tutélaire qui la voit et l'entend dans tous les moments de sa vie :

"Adèle sait que cet être charmant est aussi pur qu'il est beau, qu'il déteste le mensonge, les détours, la

gourmandise, la colère et que toute bonne action
lui plaît et l'enchanté" (A et T., T1, p225).

La mère enseignera aussi le catéchisme, seulement à partir de six ou sept ans, en tenant compte de préciser à l'enfant que les Mystères sont au-dessus de l'entendement humain. L'explication reste que "Dieu nous a fait pour l'aimer et non pour le comprendre" (A et T., T1, p226). C'est à la mère que revient aussi le soin de préparer Adèle pour sa première Communion à douze ans; cette préparation consiste tout d'abord à l'emmener visiter l'hôpital de Lagaraye, oeuvre d'un noble pieux et charitable qui a consacré toute sa fortune aux pauvres et aux malades. (T2, p53). La piété d'Adèle ne peut que redoubler devant un tel exemple. Ensuite, pendant six mois, Adèle devra avoir une conduite irréprochable sous peine de voir sa Communion retardée d'une année (T2, p100). Aux yeux de la fillette, cette cérémonie devient une récompense parce qu'elle marque le passage de l'enfance à l'adolescence, le moment à partir duquel sa mère la traitera plus en amie qu'en élève.

Outre la fonction de catéchiste, il faut donner l'exemple de la foi. La baronne d'Almane incite souvent sa correspondante à servir de modèle à sa fille :

"Qu'elle vous surprenne souvent priant Dieu, qu'elle soit convaincue que vous trouvez dans ce devoir toutes les consolations dont vous avez besoin et que vous le remplissez avec joie". (A et T., T1, p224).

Mais n'est-ce pas conseiller en ces mots de n'avoir qu'une apparence de religion plus qu'une foi véritable ?

Dans son rôle d'exemple édifiant, la mère ne peut donner l'ordre à sa fille d'assister aux offices religieux sans y paraître elle-même. A la Vicomtesse de Limours, à qui sont adressées toutes les critiques en la matière, la baronne reproche le peu de cas fait à la pratique de la religion et les conséquences de cette attitude sur celle de sa fille : "pensez-vous que Constance, obligée si souvent de passer des heures entières à l'église, y soit toujours avec recueillement et sans distraction ? Je suis sûre que plus d'une fois, elle a bien envié le sort de sa Maman qui, pendant ce temps, reste dans son lit ou fait des visites" (A et T., T2, p97). Aussi convaincante que Mme de Genlis veuille paraître sur le chapitre de la foi et de la religion, lorsqu'elle fait dire, par exemple, à la baronne que "la religion est la base de tout" ce qui est "solide" (T1, p227), elle montre une certaine faiblesse quant à la véracité des sentiments religieux, réduits à leur plus simple expression : les gestes quotidiens de la pratique.

Mais pour une mère aussi exigeante que la baronne d'Almane, même la pratique religieuse existante n'est pas satisfaisante. Là encore, elle se donne la tâche de transformer et de rénover selon ses propres critères, car l'exercice de la religion pêche par certains côtés. Il s'agit tout d'abord d'imposer son choix parmi les confesseurs, car tous ne sont pas à la hauteur et "un confesseur sans esprit et sans lumières peut aisément gâter l'ouvrage de l'instituteur". (T2, p98). Mais plus remarquables sont les réformes de la baronne en ce qui concerne les livres de "dévotion". A ce sujet, elle écrit à la Vicomtesse :

"Vous conviendrez qu'il y a beaucoup de livres d'heures

que non seulement vous ne donneriez pas à votre fille, mais que vous seriez très fâchée qu'elle connût, particulièrement ceux dans lesquels les examens de conscience sont un peu détaillés". (T2, p99)

Voici les livres de messe taxés d'immoralité et mis au rang d'ouvrages trop "révélateurs" ! Comme chaque fois qu'il y a déficience, Mme d'Almane fait appel à sa veine créatrice : aux prières inventées pour Adèle s'ajoute ce qu'elle désigne comme un "livre d'heure pour la jeunesse (qui) contient la messe, les psaumes et les prières prescrites par l'église" et où "celles du matin, du soir, pour la confession, pour la communion, l'examen de conscience" sont d'elle-même (T2, p99). Ainsi peut-elle remédier par sa plume aux "fautes de langage" et aux "expressions ridicules" qui se trouvent dans les livres de piété communément utilisés, oeuvres d'écrivains pieux mais trop médiocres à son goût.

En somme, pour le porte-parole de la Comtesse de Genlis, la religion fait partie intégrante de l'éducation. De tous les conseils qu'elle donne, il ressort que l'enfant doit percevoir la religion comme un devoir essentiel et que même étant mariée et au contact de la société, elle ne renonce pas à la pratiquer.

La morale

Du code religieux au code moral, le pas est aisément franchi quand il s'agit d'un auteur tel que Mme de Genlis. Tout est moral dans ses oeuvres; d'intention, elle est moraliste, caractère qui va d'ailleurs de pair avec celui de pédagogue.

Comme Rousseau, elle accuse d'inefficacité les traités de morale existants parce qu'ils se caractérisent surtout par un manque d'attrait. "Il n'y a point de sujet de morale qu'on ne puisse traiter avec agrément, écrit-elle dans la préface des Veillées de Château, et il n'y a pas de livre de morale qui puisse être utile s'il est ennuyeux". Le point essentiel sera donc de mettre la morale en action en prenant soin de ne pas rebuter.

Dans Adèle et Théodore, la morale gravite autour de quatre thèmes principaux, qui se retrouvent d'ailleurs dans bon nombre de ses ouvrages : le sentiment de la famille, la vie simple, l'instruction et la bienfaisance.

Au sentiment de la famille viennent se greffer l'amour maternel - et paternel - et l'amour filial. Rien n'exemplifie mieux ces données que le couple parental qui se consacre à l'éducation des enfants. En retour, ceux-ci vouent à leurs parents une admiration et un amour sans bornes. La famille devient l'école de toutes les vertus. La vie simple à la campagne et l'amour de la nature, qui s'inspirent directement de Rousseau, s'opposent à la corruption de la Cour et de la ville. Le château de B. en Languedoc reste toujours dans l'esprit des enfants un endroit de prédilection et de bonheur, même si le retour à la capitale s'avère plus ou moins nécessaire.

De l'instruction reçue dépendra l'attitude de l'individu et Mme d'Almane met tout en oeuvre pour combattre chez sa fille tout

sentiment de vanité, d'amour du luxe et de frivolité. A peine Adèle sait-elle qu'elle est jolie car le défaut qui caractérise le plus la gente féminine semble être la coquetterie et c'est celui auquel sa mère s'attaquera sans répit: "mon premier principe, écrit-elle, est qu'il faut employer tous ses soins à préserver son élève d'un défaut commun à presque toutes les femmes, et qui en entraîne tant d'autres, la coquetterie" (A et T. T1, p37). Quant à la bienfaisance, un des grands thèmes de la littérature et du courant "sensible" au 18ème siècle, les exemples en sont nombreux. De sa propre initiative Adèle décide de venir en aide à une paysanne chargée d'enfants et de malheurs (T1, p90) et épargne sur son argent de poche pour faire des aumônes plus considérables. La charité est toujours encouragée par la mère qui elle-même donne l'exemple à un niveau supérieur: elle fonde avec un petit groupe d'amis une école pour jeunes filles dans l'indigence:

"Nous sommes déterminés à former une école de six jeunes filles bien pauvres, que nous choisirons d'une bonne santé, d'une figure agréable et toutes âgées de dix ans et auxquelles nous ferons apprendre à lire, à écrire, à compter et à travailler en linge." (A et T. T3, p255)

On pourrait sans doute déplorer une forme de sélection dans le domaine de la charité: les malheureux que l'on choisit généralement d'aider doivent répondre à des critères bien déterminés, être avant tout totalement démunis et avoir une "figure aimable" ou quelques traits qui les distinguent de la masse anonyme et leur fait mériter un sort plus clément. Hermine, par exemple, pour être adoptée par Mme d'Almane a été choisie entre cent

petites filles, ainsi on est assuré de "sa figure et de son caractère charmants" (T3, p18). Dans le cas de Nicole, la jeune paysanne, sa rencontre fortuite avec Adèle devient la chance de sa vie et celle de sa famille, l'équivalent du "gros lot" à la loterie! L'intervention quasi-divine de la famille d'Almane se concrétise par l'achat de champs, de bétail, de vêtements pour les enfants. La prodigalité alors n'a plus de limites.

Néanmoins la morale n'admet ni le mépris, ni la dureté, ni l'ironie envers les classes les plus défavorisées, ce qui marque un pas considérable vers la philanthropie. Il faut être utile aux autres et joindre les actes à la parole. A qui incombe la responsabilité de la pauvreté aux environs de Paris où, comme le remarque Adèle, elle sévit plus particulièrement? Aux riches qui vivent au-dessus de leurs moyens et qui, outre le fait de ruiner les marchands, ne peuvent faire oeuvre de bienfaisance (A et T. T3, p252). La morale de Mme de Genlis vise donc, dans une certaine mesure, à instaurer un système social plus égalitaire, où la bienfaisance, sans aller jusqu'au point de réduire les écarts de fortunes, permet la survie des plus déshérités, et devient un équivalent primaire de la "sécurité sociale". Ainsi Mme d'Almane incitera sa fille à détester l'ostentation: "souvenez-vous toujours que le faste dérobe à l'humanité souffrante les secours qui lui sont dûs" (A et T. T3, p229.)

Mme de Genlis, à cet égard, reflète les idées de l'époque, car la bienfaisance tient également une large place dans les Conversations d'Emilie de Mme d'Epinay. Elle est une source de

bonheur pour qui la pratique. Elisabeth Badinter remarque à propos que "le nouveau code moral et sentimental fait une large place à la solidarité humaine. Progressivement l'idée d'humanité s'impose aux esprits jadis habitués à distinguer les hommes selon leur ordre plutôt qu'à les rassembler en un même concept" ²⁴ A noter que, cependant, le concept d'humanité chez Mme de Genlis ne soit pas aussi développé dans Adèle et Théodore qu'il le sera dans ses oeuvres ultérieures. La Révolution est encore loin. Nous pouvons juger à cet effet de ce que Mme d'Almane écrit sur les domestiques en s'adressant à la Vicomtesse:

"Vous dites à votre fille qu'elle doit regarder les domestiques comme des amis malheureux. Je n'ai jamais admiré cette idée... Nous ne pouvons regarder une personne, sans aucune éducation, comme notre amie... Il faut lui défendre expressément toute espèce de conversation... car elle ne prendrait dans de tels entretiens que des expressions triviales et ridicules, des sentiments bas et le goût de la mauvaise compagnie" (A et T. T1, p192.

Les domestiques sont rejetés pour être de mauvais exemples pédagogiques, mais rejetés tout de même. Pour Mme de Genlis, l'altruisme s'arrête à la bienfaisance, celle qui apporte des satisfactions personnelles; d'ailleurs, il n'est pas question de donner aux "dames quêteuses" parce que l'argent distribué ainsi "ôte le mérite et le plaisir si doux de le donner" et l'on n'est pas payé en retour de "reconnaissance" (A et T. T3, p254)

L'irresponsabilité de la mère et ses conséquences

L'image de la mère résulte donc de plusieurs composantes.

Dans sa fonction maternelle, elle prend soin de la santé et du bien-être de sa fille. Dans sa fonction de pédagogue, elle lui inculque toutes les connaissances essentielles, qu'elles soient académiques ou morales. Mais l'exemple d'Adèle ou de Mme d'Ostalis ne serait pas aussi probant s'il n'était mis en parallèle à son contraire personnifié par Mme de Valcé, fille aînée de la Vicomtesse de Limours. C'est en fait à cette dernière qu'incombe la responsabilité du comportement de sa fille. Au moment où elle prend conscience de sa tâche de mère, la Vicomtesse reconnaît aussi qu'il est "trop tard peut-être pour réparer les fautes qu'(elle a) pu commettre dans l'éducation de Flore" (T1, p20) alors âgée de 15 ans.

Madame de Limours n'a cependant rien de la mère indigne; elle nous apparaît bien souvent plus vraie et plus humaine que la cousine qu'elle veut copier - Mme d'Almane - Mais elle est aux yeux de celle-ci l'image même de la femme pour laquelle la vie sociale et sentimentale tient plus de place que la vie familiale. Elle déroge à sa fonction à la fois par ignorance et par l'insouciance et la légèreté typiques à toutes les femmes d'une certaine société. Mme de Genlis n'est pas loin de développer à ce sujet l'adage qui veut qu'une fille marche sur les traces de sa mère:

"(Flore) sera plus étourdie, plus coquette que ne l'a jamais été sa mère; je ne sais si votre élève vous égalera, pour moi je suis certaine d'être surpassée par la mienne;... il est vrai que dans ma jeunesse j'étais comme elle, vive, inconséquente et légère" (A et T. T1, p33).

Pour avoir négligé l'éducation de sa fille ou pour l'avoir laissée se former au contact de la société - ce qui revient au même - Mme de Limours connaîtra toutes les affres du malheur d'être la mère d'une fille ingrate, mal élevée, coquette affranchie, en un mot perdue. L'histoire de Flore n'a d'autre but que d'illustrer l'exemple du cas de l'irresponsabilité maternelle et de servir d'avertissement à d'éventuelles lectrices. Il faut dire aussi que Mme de Genlis la noircit à souhait: rien qui ne soit positif dans ce personnage, pas même un bon naturel. Si sa mère, bienveillante et décidée à faire le bonheur de sa fille, lui laisse choisir un époux d'après "son coeur", ce choix résulte d'un coup de tête et d'une passion éphémère (Nous verrons qu'on ne peut pas laisser à sa fille le soin de choisir un mari). A M. de Valcé, l'élu, succéderont de nombreux amants. Elle cherche même à séduire le Chevalier de Valmont, futur époux d'Adèle, pris alors entre les forces du bien - Adèle - et du mal - Mme de Valcé. Mais le choix de Mme d'Almane serait bien discutable si l'intégrité de Charles ne pouvait l'aider à résister à cette séduction tentatrice. Mme de Valcé concentre en elle les pires défauts; pour avoir découvert une de ses lettres, Mme de Limours juge ainsi sa fille:

"Peut-on pousser plus loin la dépravation et la méchanceté? Avouer sans nécessité qu'on aime point son amant, annoncer légèrement qu'on le quittera, calomnier sa mère de gaîté de coeur! Renoncer à tout principe, à toute pudeur!.... Se déshonorer de sang-froid!" (A et T. T3, pl63)

Voici l'image même de l'immoralité, d'autant plus qu'au contraire des adolescentes de bonne race qui se distinguent par des conduites tendres ou respectueuses, l'irrespect de Mme de Valcé à l'égard de sa mère vaut comme le signe non-équivoque d'une âme tarée. L'héritage considérable que fait M. de Valcé ne peut que redoubler la dissipation de la jeune femme jusqu'à la chute finale, c'est-à-dire le revers de fortune, la solitude et la condamnation par la maladie. Mme d'Almane nous apprend en effet que cette impie "n'a pas huit jours à vivre" (T3, p447). Peu importe de savoir quel mal foudroyant la condamne, son sort n'est présenté que comme la conséquence immuable de ses écarts de conduite, tout comme la Merteuil des Liaisons dangereuses.²⁵ Mais le comportement de Mme de Valcé ne pourrait être dévoilé sans l'attestation de sa correspondance avec Mme de Germeuil, variante tout aussi édifiante de la femme dépravée et immorale.

Il ne reste à Mme de Limours, sa mère, qu'à avouer ses torts:

"Quand je songe à l'éducation qu'elle a reçue, je n'accuse que moi de ses désordres; la colère et l'indignation ne me sont point permises, je ne dois éprouver que des remords. Livrée pendant douze ans à la dissipation, aux amusements les plus frivoles, j'oubliai que j'étais mère, j'abandonnai ma fille: le ciel me punit aujourd'hui d'un égarement si criminel" (A et T. T3, p163).

Son martyr, ce sera de souffrir par sa fille, encore qu'elle se rachète par d'autres côtés. Tout d'abord parce qu'elle

accepte ses responsabilités de mère et que ses sentiments maternels ne sont jamais mis en doute. Elle est le seul soutien qui reste à sa fille:

"Mme de Valcé (est) sans secours, sans conseil, sans ressource, abandonnée de tous ses amis...; elle est très malade et dans son lit, dans cet instant, la vicomtesse ne voit que son malheur, elle en oublie les causes, et elle vient de partir pour voler à son secours" (A et T. T3, p380)

Ensuite parce qu'elle entreprend l'éducation de Constance, sa fille cadette, selon les principes de la baronne d'Almane. Et enfin, à un autre niveau, parce que l'accusation pure et simple d'une femme du monde ne serait pas très diplomatique de la part d'un auteur qui cherche à faire des prosélytes et qui tient à démontrer que toute conversion est possible.

En définitive, l'irresponsabilité de la mère, avec les conséquences graves qu'un tel comportement peut avoir, n'est pas irrémédiable. Elle doit prendre conscience des lacunes et des dangers de sa propre éducation et éviter de donner l'exemple, perpétué par la société, de la femme légère et insouciante.

Est-ce à dire qu'il est impossible de concilier vie mondaine et éducation à donner aux enfants? Mme de Limours ne manque pas de faire remarquer à la baronne que son exemple signifie la fin de la vie sociale:

"Si toutes les mères pensaient comme vous il n'y aurait plus de société; renfermées dans leurs cabinets avec des maîtres ou fuyant dans leurs terres, elles seraient perdues pour le monde et Paris deviendrait

désert" (A et T. T1, p83)

Mais s'occuper d'éducation ne signifie pas adopter une vie d'ermite. Mme d'Almane a trente deux ans quand elle se retire dans ses terres, elle a passé quinze ans dans le monde et elle avance même qu'une existence retirée donne une fausse perspective du monde réel:

"Je serais même très fâchée de n'y avoir pas vécu, car toute personne qui n'aura pas une connaissance approfondie du monde ne pourra donner à ses enfants qu'une éducation imparfaite". (A et T. T1, p88)

L'éloignement ne peut durer que le temps d'armer l'enfant de toutes les vertus qui lui permettent de faire face à la société.

La responsabilité et ses conséquences: soumission de la fille

Mme d'Almane est, bien entendu, l'exemple de la mère consciente de ses responsabilités en ce qui concerne l'éducation de sa fille. Nul doute qu'Adèle sera élevée à la perfection, tout du moins aux yeux de sa mère. Un point cependant reste discutable: il s'agit de l'empire maternel et de la soumission dans laquelle l'enfant ou la jeune fille est tenue. Car la mère n'est pas uniquement mentor et dispensatrice de savoir. Elle impose ses lois, ses vues et ses principes, elle brise les élans et empêche tout développement de l'imagination ou de l'originalité. Mme d'Almane déclare qu'il faut "éviter d'enflammer l'imagination des filles et d'exalter leur tête: elles sont nées pour une vie monotone et dépendante" (T1, p39). Elle reprend ainsi à son compte et perpétue les idées généralement admises dans une société dirigée par des hommes et faite

pour des hommes, à savoir que la femme doit être soumise. Aussi étrange que cela puisse paraître, cette société masculine trouve son expression dans une femme. Le roman dans son entier est de ce point de vue la lente progression de la sujétion d'Adèle. Un de ses grands défauts est "un esprit naturellement impérieux" (T1, p207) qui sera réprimé sans répit jusqu'à totale disparition; ainsi l'éducation prend souvent l'apparence d'un domptage.

Mais Adèle sera bien moins soumise à son mari qu'elle ne le sera à sa mère. Il n'est pas de moment où Mme d'Almane ne rappelle à sa fille combien elle doit lui être reconnaissante pour lui avoir donné une éducation sans pareille, pour lui avoir aussi consacré tout son temps et "sacrifié" sa vie. Ce chantage à la reconnaissance est le meilleur moyen pour dominer un individu. La prédominance de la mère apparaît dans une lettre de la jeune fille destinée au Chevalier de Valmont dont le propos essentiel reste de savoir si elle sera séparée de la baronne après son mariage:

"Que pourriez vous attendre de mon coeur si j'étais assez ingrate pour balancer dans ce moment entre ma mère et vous? Sans elle, sans tous les sacrifices qu'elle m'a faits, les soins qu'elle m'a consacrés que ferais-je maintenant? Et que deviendrais-je si j'étais privée de ses conseils et de ses exemples?... Je lui dois tout ce qui pouvait assurer le bonheur de ma vie". (A et T. T3, p408)

Ne peut-on voir ici la faille dans l'éducation d'Adèle, l'incapacité de vivre pour elle-même et par elle-même? C'est encore

une fois son "ego" de femme et de mère qui semble aveugler la baronne d'Almane.

La pédagogie salvatrice

Dans Adèle et Théodore, l'éducation n'a pas uniquement pour objet d'assurer la formation et le développement d'un individu. Outre cette fonction qui paraît d'ordre principal, on peut lui en reconnaître une autre, moins évidente mais primordiale, celle d'être salutaire à l'éducatrice, c'est-à-dire à la mère. La pédagogie peut devenir le remède contre l'ennui, "une des acquisitions de la littérature du 18ème siècle" nous dit Pierre Fauchery, et le "fruit exclusif du loisir et de la "qualité" " (Destinée p492). Dans l'ennui, la femme réalise sa foncière insignifiance, et les occupations manuelles comme le "parfilage" - descendu en flèche, dans le roman, par la satire de Mme de Genlis - restent bien aléatoires. Mme de Limours souffre de l'ennui et du manque d'occupations. Aux conseils de la baronne elle répond:

"Cela vous est bien aisé de dire: n'allez plus aux spectacles, renoncez au bal de l'Opéra etc, je n'aime plus tout cela mais que mettrai-je à la place?... Que prétendez-vous donc que je fasse de tout le temps que vous voulez me donner?"

(A et T. T1, p31)

Les visites innombrables, les soirées, les bals, toutes les occupations futiles que la femme du monde se crée servent à combler le vide de son existence. La vicomtesse n'a pas choisi ce genre de vie mais elle y était "préparée" par son éducation

et s'est laissée entraînée par les exemples (T1, p20).

Symptômes plus sérieux, les "idées noires" qui se présentent à son esprit quand elle essaie de faire le compte de son existence relèvent presque du domaine psychosomatique: dégoût et lassitude des "plaisirs bruyants et tumultueux" (T1, p21), gaîté et naturel factices, "pas un seul souvenir véritablement agréable, une santé délabrée et des regrets superflus" (T1, p22). Ses sautes d'humeur ne trouvent aucune explication plausible:

"Tout à coup la pensée la plus sombre vient s'offrir à mon imagination, presque toujours à propos de rien, et souvent au moment même où je fais une plaisanterie"

(A et T. T1, p22)

Mais toutes ces pensées destructrices disparaissent dès le moment où Mme de Limours entreprend l'éducation de Constance. Quant à Mme d'Almane, elle s'est elle-même emprisonnée dans un programme éducatif et dans un système de devoirs assez chargés pour être à l'abri d'une telle menace. Et Mme de Limours de constater:

"Vous qui paraissez assez sérieuse, vous êtes au fond plus gaie que moi; je ne vous vis jamais une seule idée noire; vous ne savez ce que c'est"

(T1, p22).

Le rôle de pédagogue que la baronne s'est forgé a pour elle plus qu'une simple fonction thérapeutique. Ce qu'elle n'avoue pas, c'est qu'en élevant personnellement sa fille elle ne songe qu'à elle-même. Tout d'abord parce qu'elle y trouve son plaisir, soit-il le simple plaisir moral de remplir ses

devoirs de mère, la satisfaction de la tâche bien accomplie. Elle est heureuse aussi d'avoir réussi à faire d'Adèle le parfait exemple d'une bonne éducation et de lui assurer, à ses propres yeux, un bonheur sans nuage. Mais inévitablement cette perfection rejaillit sur la baronne elle-même. En fait, Adèle n'a que bien peu de mérite d'être bien élevée, et les louanges que la société toute entière s'accorde à lui faire sont indirectement destinées à l'auteur de ce chef-d'oeuvre, à la mère-pédagogue éclairée, dévouée jusqu'au sacrifice, parangon de vertu, et enfin infiniment supérieure.

La romancière et son personnage principal

Nous avons trop souvent fait le rapprochement entre Mme de Genlis, l'auteur d'Adèle et Théodore et Mme d'Almane, son "héroïne" en quelque sorte, pour ne pas essayer d'approfondir un point aussi essentiel. La romancière elle-même le veut ainsi puisqu'elle accorde à la baronne son propre talent littéraire et les ouvrages pédagogiques qu'elle a écrits, tels que Le théâtre à l'usage des enfants, La nouvelle méthode pour jouer de la harpe, les veillées du château. Il y a donc interaction entre le monde réel et le monde fictif, une confusion - ou une fusion - voulue, entre la romancière et son personnage. Pierre Fauchery remarque à propos des femmes-écrivains du 18^{ème} siècle qu'une "impuissance du narcisse féminin à s'arracher à son reflet nous fait attendre, de la romancière à ses créatures privilégiées plus qu'un rapport de simple fabrication, des affinités substantielles" (Destinée. p97). En effet, sur le plan du genre de vie et des particularités intellectuelles,

l'identification entre la Comtesse de Genlis et la baronne d'Almane est assez évidente: elles appartiennent toutes deux au même milieu social et partagent le même amour de la pédagogie. Mais le passage de la réalité au roman ne se fait jamais sans une idéalisation: la baronne possède toutes les qualités morales souhaitables ... alors que la vie de la Comtesse de Genlis reste assez ambiguë et ne peut décemment pas être citée comme exemple édifiant. Si elle n'avoue jamais, dans ses Mémoires, avoir été la maîtresse du duc d'Orléans et de La Harpe - pour ne citer qu'eux - certains de ses contemporains l'ont fait pour elle. Par contre la baronne d'Almane se fait le défenseur absolu de la famille et de la vertu. Mme de Genlis a toujours été considérée comme une intrigante, type social que la baronne fustige dans le personnage de Mme de Gerville.

La vie réelle s'avère ainsi subir une correction dans le sens d'un rapprochement avec la conformité. Mme de Genlis surestime aussi ses talents par personnage interposé: quand Mme d'Almane présente le premier résultat de son programme pédagogique - Mme d'Ostalis en l'occurrence- "tout le monde applaudit à cette éducation" (A et T. T1, p13) devançant ainsi et guidant les louanges que l'auteur est en droit d'attendre de ses lecteurs.

La baronne d'Almane est, comme le dit fort bien Pierre Fauchery "la vérité de (son) auteur (), son être bovaryen, l'ectoplasme purifié qui retranche les bavures de (sa) destinée et en remodèle les contours" (Destinée p100)

Les liens entre la réalité et le roman se resserrent

encore davantage si l'on rapproche la fille de Mme d'Almane et l'élève de Mme de Genlis, Melle d'Orléans. Toutes deux se prénomment Adèle et cette similarité est trop flagrante pour ne pas être significative. Au moment de la parution de la première édition d'Adèle et Théodore, Mme de Genlis est gouvernante des princesses depuis leur plus tendre enfance - une des jumelles mourra à l'âge de 5 ans - ainsi parallèlement à la romancière, gouvernante et mère, mélange de réel et de fictif se dessine l'image, similaire dans son ambiguïté, de l'élève-fille.

En somme la tentative de Mme de Genlis est de s'attribuer à elle-même toutes les qualités dont elle pare son héroïne, rectifier peut-être sa propre image dans la société et faire la preuve qu'elle est cette mère-substitut parfaite, une pédagogue sans pareille... et, ce qu'elle avoue moins volontiers mais qui transparaît, d'un orgueil sans mesure!

III. LA FEMME DANS L'EMPIRE DE L'HOMME

Nous nous sommes limités jusqu'ici à faire une analyse du caractère féminin à travers "l'éducation" des deux types dont il est le plus question dans Adèle et Théodore, à savoir la fille et la mère. Mais cette étude ne serait pas exhaustive si elle ne mettait la femme en présence de l'homme, c'est en effet la "destinée canonique" de l'individu féminin, selon l'expression de Pierre Fauchery, que d'être liée ou confrontée à celui qui exerce presque inévitablement son empire et reste la norme de la société au 18ème siècle.

La femme juge de la femme dans son influence néfaste sur l'homme

Lorsque la femme se fait juge de ses consœurs, on peut être assuré, dans Adèle et Théodore, d'avoir affaire à une critique virulente. Mme de Genlis est rarement tendre pour celles qui ne répondent pas aux critères féminins qu'elle a déterminés. Très peu de solidarité féminine dans le roman; les personnages les plus "positifs" comme Adèle ou Mme d'Ostalis adoptent un comportement distant envers les autres femmes, comportement qui attire tous les suffrages et ne laisse aucune prise au venin de la médisance. La société féminine est telle que la célèbre citation de Plaute "homo homini lupus" pourrait se réduire ici à l'être humain qu'est la femme (Asinaria II, 4, 88). On acère ses crocs pour mettre les autres en pièces, surtout lorsqu'il s'agit de les juger dans leurs relations avec le sexe opposé.

Par leur commérage et leur médisance, les femmes

deviennent de véritables dangers pour l'homme: elles peuvent transformer une simple altercation en duel, en remettant en question le courage et donc l'honneur et la réputation d'un gentilhomme.

"Voilà pourtant le fait du bavardage de trois ou quatre femmes aussi inconsidérées que méchantes"

(A et T. T1, p35)

Cette attitude peut dégénérer en guerre des sexes, mais jamais à l'avantage de la femme car l'adversaire possède des armes supérieures: en effet, "il est bien plus aisé d'accuser avec vraisemblance une femme honnête d'avoir un amant qu'il ne l'est de faire passer un homme brave pour un poltron" (A et T. T1, p36). L'influence néfaste de l'être féminin se révèle aussi dans sa coquetterie, "ce que les hommes méprisent et ce qui les attire" (T3, p243). L'univers de la coquette est celui de la légèreté, de la gratuité, un univers situé aux antipodes des sentiments profonds et des occupations sérieuses: "elle (la coquette) se fait un jeu cruel d'inspirer des sentiments qu'elle est décidée à ne partager jamais" (A et T. T1, p 38). En s'attaquant à ce comportement de la femme, Mme de Genlis s'attaque à la société dans son ensemble, parce que la coquetterie est le résultat d'un usage commun, sinon accrédité du moins admis avec beaucoup de liberté. L'amour-propre flatté vient compenser l'absence de tout autre sentiment. Ainsi Mme de Limours déclare à propos de M. de Merville:

"Je n'ai jamais pu supporter sa tournure; mais il est jeune, à la mode, il me sacrifie une femme de

vingt-trois ans; mon coeur reste entièrement libre."

(T1, p52)

Outre le fait que la coquetterie soit dégradante pour la femme, elle représente un danger pour l'homme dupé et manipulé dans ses sentiments - s'ils sont autres que l'amour propre - La baronne d'Almane prend alors la défense de l'homme et met en évidence des griefs que lui-même pourrait formuler, comme cet art de tromper qu'elle est prête à reconnaître comme typiquement féminin. ²⁶

L'influence néfaste de la femme ne se fait jamais mieux sentir que dans le cas où le personnage féminin entreprend la "formation" du jeune homme. Cet événement prend obligatoirement un caractère de provocation et présente la féminité sous un côté mal famé, odieux, et parfois grotesque. Dans Adèle et Théodore c'est bien sûr à des femmes mariées et aux personnages féminins négativisés qu'incombe ce rôle. Parallèlement à l'exemple déjà relaté de Mme de Valcé qui essaie de séduire le chevalier de Valmont (T2, p54) s'offre l'exemple similaire de la comtesse Anatolle qui montre de l'intérêt pour Théodore. (T3, p302) Encore qu'il faille remarquer une gradation dans ces exemples: les sentiments de la comtesse Anatolle sont presque purs et innocents car ils résultent d'une "intrigue" de Mme de Valcé: ils flattent une mère comme Mme d'Almane. Mme de Valcé, quant à elle, a beaucoup plus d'emprise sur le chevalier de Valmont. Tout laisse à croire que celui-ci la rejoint lors de son unique fugue nocturne (A et T. T2, p407-9). La femme devient alors une menace à l'intégrité, bien mise en évidence par des éducateurs tels que M. d'Almane et M. d'Aimeri,

pour ces jeunes-gens à qui l'expérience fait défaut. Le grotesque sera plus volontiers attribué à un personnage comme Mme de Gerville en raison de la différence d'âge. La baronne dira d'elle, qu'"elle a quitté la dévotion... en faveur d'un jeune homme qui vient d'entrer dans le monde et qu'elle s'est chargée de former et de produire. Cette espèce d'égarement si avilissant à son âge lui manquait et achève de la rendre aussi ridicule que méprisable" (T3. p392).

Plus généralement, la femme qui prend un amant est vouée, à travers les dires de la baronne d'Almane, à une déchéance certaine aux yeux d'une société qui se fait vite réprobatrice en la matière, " ce monde, juge léger et pourtant impartial... (qui) condamne facilement" (T1, p52). On se réfère souvent à l'honneur sacrifié et perdu. A certaines exceptions près, cependant, comme par exemple lorsque la situation maritale de la femme est un martyre, ou que les plaintes formulées contre son mari sont reconnues comme fondées par une société faite juge et qui présente ainsi des similarités avec l'Agora grecque. Tel est le cas de la comtesse Anatolle dont l'entourage ne verrait pas d'un mauvais oeil le développement de sa liaison naissante avec M. d'Ostalis, ainsi que le rapporte le Vicomte:

"On assure qu'une partie de sa société approuverait fort cet arrangement et se charge de la disposer à un choix qui, au reste, serait le meilleur qu'elle pût faire dans ce genre" (A et T. T3, p34).

Si le comportement de la femme est plus ou moins justifié dans ce cas, il devient beaucoup plus blâmable quand les accusations

contre l'époux sont des feintes destinées à se libérer de sa tutelle. Mme de Valc  , toujours elle, accuse son mari de jalousie et répand sur lui des idées totalement erronées: "on (le) prétend injuste, tyrannique, jaloux, écrit la vicomtesse de Limours. On croit ma fille malheureuse, on la plaint, on s'attendrit sur son sort" (A et T. T1, p422). Le principe de l'Agora utilisé à mauvais escient fournit alors un prétexte en apparence légitime pour obtenir l'assentiment tacite de la société à tous les d  r  glements d'une conduite libertine.

La maîtresse

Les différents aspects de la femme dévoyée convergent vers une image unique, celle de la maîtresse qui en fait en quelque sorte la synthèse. Cette image est particulièrement développée dans le personnage de Mme de Gerville, "amie" de longue date de M. de Limours. L'empire de la maîtresse ne se limite pas à l'univers de l'homme, il empiète aussi sur celui de l'épouse légitime. Si les sentiments ne sont pas de rigueur, la maîtresse trouve ailleurs sa raison d'être. M. de Limours avoue:

"Depuis longtemps nous ne nous aimions ni l'un ni l'autre, et nous avons même découvert que nous ne nous étions jamais aimés, mais ses talents pour l'intrigue m'étaient utiles quelquefois" (A et T. T1, p110).

Peu de différence dans ces conditions entre "la femme de cœur" et la femme légitime; pour la première, cependant, la rupture avec l'amant peut être synonyme d'une déconsidération sociale. Selon les lois de la galanterie, si la femme souhaite renouer

les liens, l'homme en dépit de sa volonté ou de ses sentiments ne peut le lui refuser. Cette obligation morale transparaît dans les propos suivants du Vicomte:

"J'imagine qu'elle désire déjà une réconciliation; et dans ce cas je sens bien que je ne pourrai me défendre de lui en accorder du moins l'apparence."

(A et T. T1, p110).

La maîtresse, en l'occurrence Mme de Gerville, prend le pas sur l'épouse quand elle est investie du pouvoir de choisir le mari de Flore (T1, p235), pouvoir dont elle triomphe ouvertement pendant la cérémonie du mariage. Elle empoisonne à souhait la vie de Mme de Limours et empêche celle-ci de réaliser toutes les tentatives de rapprochement avec son mari. Par sa façon d'agir, l'amante s'octroie la place de l'épouse légitime.

Mais la maîtresse est surtout et avant tout une menace parce qu'elle peut exiger de son amant tous les sentiments, tels l'amitié et la confiance qui sont dus à l'épouse. Mme d'Ostalis, consciente de l'infidélité de son mari, ne manque pas de lui faire remarquer ceci:

"Quel coeur délicat peut se contenter de l'amour! Elle vous eut demandé de la confiance, de l'estime même; elle vous eut dit: "vous m'avez perdue, vous m'avez arrachée à la vertu que j'aimais et que je regrette, vous avez donné à tout ce qui m'entoure, à tout ce qui me connaît le droit affreux de me mépriser; si vous ne devenez pas mon ami que deviendrais-je quand vous cesserez d'être mon amant".

(A et T. T3, p54)

Telle est l'image négative de la femme tracée par les personnages féminins du roman. Elle s'appuie sur tous les préceptes religieux et moraux dont la baronne et ses prosélytes sont les représentantes: c'est la fustigation pure et simple de la maîtresse qui usurpe les droits de l'épouse et corrompt l'homme. Néanmoins, à travers cette critique transparaît aussi la leçon de morale d'un prédicateur soucieux de montrer le droit chemin aux brebis égarées, ou peut-être d'une femme qui cherche à mettre les autres en garde.

L'homme critique et juge de la femme

Il est d'autant plus intéressant d'observer les critiques émises contre les femmes dans Adèle et Théodore que nous avons affaire à un auteur féminin. Dans la bouche des femmes nous trouvons les critiques d'ordre moral, car elles se font les porte-paroles d'une société féminine bien pensante. Les personnages masculins, eux, ont un impact plus considérable. On leur confie le soin de définir le rôle de la femme, de montrer ses travers quant à certains comportements sociaux, de marquer les points sur lesquels elle est inférieure à l'homme, et enfin ceux sur lesquels elle lui est supérieure.

D'après un personnage masculin qui n'apparaît que pour faire part de son point de vue sur les femmes, il semble bien que celles-ci soient "faites pour séduire, pour intéresser, pour charmer" (A et T. T1, p248). Rien qui ne sorte ici de la conception traditionnelle du rôle imparti à la gente féminine, à savoir celui de plaire. Toute la critique de la femme, particulièrement en ce qui concerne son attitude en société, découle de cette définition. Le chevalier d'Herbain se livre à une

longue satire des femmes savantes parce qu'elles adoptent un comportement social à la mode qui ne repose que sur des prétentions à la culture et se réduit à une apparence de savoir. (T1, p238). C'est à ce même chevalier d'Herbain, tout juste débarqué de ses pays lointains et ignorant des nouvelles coutumes, qu'est confiée la tâche de critiquer cette autre occupation sociale instaurée par les femmes, le parfilage, qui consiste à dépouiller les habits des messieurs de leurs galons et de leurs fils d'or pour en faire des bobines, que l'on peut à l'occasion revendre pour arrondir son argent de poche! Remarquons par parenthèse que Mme de Genlis nous dit dans ses Mémoires que la satire faite dans Adèle et Théodore a mis fin à ce genre d'activité (Mémoires T4, début). Nous avons vu que l'individu mâle attaque très rarement la femme légère et coquette, soin réservé aux personnages féminins, sans doute parce qu'il peut difficilement s'empêcher d'être attiré, ²⁷ et d'ailleurs s'il échappe à ce guet-apens la politesse et les usages lui interdisent de manifester ses sentiments. M. d'Almane précise à son fils "qu'un homme honnête et délicat doit l'apparence du respect à toutes les femmes et qu'il n'aura jamais l'air noble et distingué s'il prend avec la moins estimable des manières familières" (A et T. T3 p21)

C'est aussi à des bouches viriles qu'est confiée la tâche de démarquer les limites de l'infériorité de la femme. Cette infériorité se manifeste essentiellement sur trois points: sa faiblesse physique, son indiscretion - le second résultant du premier - et sa totale incompétence pour les "affaires",

plus ou moins la conséquence des précédents. Son infériorité physique se traduit par des défaillances dues à une trop grande émotivité: évanouissements, convulsions, palpitations, rougeurs, pâleurs et larmes; la liste de ces phénomènes est assez variée. La "sensibilité", reconnue ici comme un défaut, peut avoir des répercussions néfastes dès que la femme entre dans le "monde" des hommes, ce monde des affaires, car elle peut difficilement contrôler ses émotions. Les femmes "ne divulguent pas les secrets qu'on leur confie, mais elles les trahissent involontairement" (A et T. T2, p202). L'exemple qui vient confirmer cette règle est celui de la femme qui s'évanouit en public quand son mari annonce que celui qu'elle aime - et qui n'en sait peut-être rien - a eu un accident. (T2, p203). Laissons le comte de Roseville se faire le porte-parole des hommes et dresser le portrait de la femme pour son élève princier:

"Je ne me suis pas contenté de lui dire que les femmes, en général, sont légères, indiscrètes, qu'elles aiment à parler, à se vanter de la confiance qu'on leur témoigne; j'ai ajouté: il en est cependant auxquelles on ne peut reprocher ces défauts, mais elles sont femmes ²⁸ et par conséquent sujettes à toutes les émotions indiscrètes qui produisent en elles l'étonnement, la frayeur, la douleur et la joie" (A et T. T2 p202)

Portrait peu flatteur, il faut en convenir, d'autant plus qu'il cherche sa justification dans la nature physiologique de l'être féminin. La différence physiologique entraîne la différence psychologique et de là à penser que la femme naît légère, indiscrète, bavarde et vantarde le pas est vite franchi!

Parce que la femme n'est jamais à l'abri d'émotions aussi violentes que subites, l'homme doit s'en défier et la tenir à l'écart du monde viril des affaires. En fait, c'est de par sa nature intrinsèque qu'elle se ferme la porte aux secrets d'état, à la diplomatie et la politique:

"Une femme, outre le peu de prudence dont elle est capable, n'entend rien aux affaires; un prince ne donne sa confiance à un homme qu'après avoir éprouvé sa capacité, son intelligence; et comment connaître celle d'une femme puisqu'on ne peut ni l'employer dans les conseils, ni dans les négociations?"

(T2, p208)

Raisonnement bien fallacieux et qu'il nous est impossible de bien saisir. On ne peut que lui accorder la tournure du syllogisme ou du cercle vicieux.

Tels sont les points sur lesquels Mme de Genlis ajoute foi aux propos masculins quand ils jugent de l'infériorité de la femme. Propos qui ont dû faire les beaux jours des conversations dans les salons mondains et des débats visant à départager les sexes. Il semble même que les femmes reconnaissent et admettent leur infériorité; peut-être n'ont-elles pas le choix si elles veulent conserver leur image d'"êtres sensibles" avec toutes les démonstrations que cela comporte. Prises à cet engrenage, elles font des concessions, comme le monde de la haute politique ou de la guerre, car "la nature ne les a pas mieux formées pour être dépositaires d'un secret d'état que pour commander des armées" (A et T. T2, p200)

Points sur lesquels l'homme reconnaît la supériorité de la femme.

Le personnage masculin sait aussi reconnaître les mérites de la femme et lui accorder une certaine supériorité, et c'est souvent celui-là même qui jugeait de ses insuffisances. Il acquiert ainsi les caractéristiques de l'impartialité, au moins dans le roman. Dans le domaine de l'éducation, par exemple, la femme prend toute sa dimension parce qu'elle en assure la complétude et y ajoute l'élément féminin indispensable d'après le Comte de Roseville:

"L'éducation qu'elles (les femmes) n'auront pas dirigée ou perfectionnée ne sera point entièrement finie" (T2, p198).

Toujours à propos d'éducation, on mesure l'homme à la femme, le père à la mère pour donner la préférence à cette dernière:

"Je crois qu'on pourrait citer plus d'une mère en état d'élever son fils aussi bien et peut-être mieux que le meilleur des pères ou le plus habile instituteur" (T2, p198)

L'excellence de la femme éducatrice n'est plus à mettre en doute quand elle est soutenue par une bouche virile. Et l'auteur sait bien que, par cette voie détournée, des arguments qui lui sont propres prennent beaucoup plus de poids.

Les hommes du roman s'accordent aussi volontiers pour reconnaître à la femme des mérites insignes comme l'esprit et la finesse. Aux propos d'un gentilhomme qui encense autant qu'il blâme - "(les femmes) tiennent de la nature des grâces simples et touchantes; elles lui doivent en général un genre

d'esprit plus fin et plus délicat que le nôtre" (Tl. p248) - font écho les propos du baron d'Almane:

"Les femmes lorsqu'elles sont véritablement sensibles l'emportent sur nous par une délicatesse dont nous ne sommes pas susceptibles, elles ont une certaine finesse qui les fait jouir vivement de mille petits détails qui nous échappent; leurs organes plus flexibles les rendent capables d'éprouver à la vue d'objets qui ne font sur nous aucune impression, des mouvements passionnés que nous avons peine à comprendre; elles ont une manière d'aimer qui n'appartient qu'à elles... Nos passions ont peut-être plus d'énergie et de profondeur; mais leur sensibilité plus facile à émouvoir, plus détaillée, plus continue, leur procure sûrement des jouissances qui nous sont inconnues et un bonheur préférable à celui que nous pouvons goûter ²⁹." (A et T. T2 p64-5)

Dès que la sensibilité est en cause, dès que l'on se réfère au monde des sentiments, la femme connaît toute sa suprématie. Mais son domaine serait bien limité si elle ne pouvait s'avérer supérieure pour quelques-unes des vertus indûment qualifiées de "viriles". L'ultime apologie des femmes revient au Comte de Roseville:

"Qui de nous peut se flatter de les égaler en délicatesse, en finesse, tandis qu'elles peuvent s'élever aux qualités qui doivent nous caractériser, le courage et la grandeur d'âme?" (A et T. T2 p.198).

Quel est en somme le rôle imparti à l'homme dans sa critique

de la femme? Lui reconnaître une certaine infériorité physique qu'elle est elle-même souvent prête à admettre; lui adjuger sans conteste une supériorité dans le domaine du coeur et beaucoup plus de qualités morales, terrain sur lequel la femme tend à ramener le "match" qui oppose les deux sexes. Il semble aussi qu'il faille absolument un gagnant et un perdant dans cette compétition; le "match nul" n'est jamais considéré. Il ne faut pas oublier que Mme de Genlis appartient au 18ème siècle et qu'elle ne peut décemment pas donner la supériorité à la femme sans aller outrageusement contre les principes établis. Si cette supériorité transparaît tout au long du roman, elle demeure cependant à l'état latent et n'est jamais explicitement affirmée.

Deux figures négatives de l'homme: le père et le mari

Si elle tend volontiers à prouver sa supériorité ou la fait plus modestement proclamer par un tiers, la femme n'a pas encore réussi à établir solidement son statut et quelques-uns des personnages féminins d'Adèle et Théodore font l'expérience de la soumission absolue. Leur sujétion se révèle sous les espèces du père et du mari.

Le père

Le roman offre un éventail assez large de figures paternelles, allant du père idéal au père dénaturé. M. d'Almane est sans doute le meilleur d'entre eux mais, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est par une forme d'absence et de passivité qu'il se caractérise dans cette fonction. Sa tendresse pour sa fille n'est relatée que par la baronne. Il n'est pas

du tout concerné par l'éducation d'Adèle ni par la prérogative paternelle qui lui donne le droit et le devoir de lui choisir un mari, tâches qu'il délègue entièrement à sa femme. Ceci s'explique par le fait que la baronne d'Almane - et derrière elle la Comtesse de Genlis - se voit dans le rôle de pédagogue, rôle qui l'investit d'un pouvoir extraordinaire car cette situation ne correspond pas exactement aux idées présentées dans le roman selon lesquelles le père dispose d'un droit absolu et incontesté.

M. de Limours est un père à deux facettes: dans le cas de Constance il adopte l'attitude du baron et n'est jamais préoccupé de sa fille si ce n'est pour réitérer l'entente tacite de son mariage avec Théodore. Dans le cas de Flore, il utilise son veto paternel pour s'opposer à sa femme. Autre type de père, celui de la Duchesse de C***, homme bon et tendre mais qui devient subitement intraitable, pour les besoins de l'action, quand il s'agit de marier sa fille au Duc qu'elle exècre.

Enfin, le personnage qui se prête à une analyse de caractère plus détaillée dans son rôle paternel, c'est M. d'Aimeri, figure de ce père dénaturé qui fait le malheur de sa fille, du moins dans un premier temps. Une donnée essentielle de ce véritable roman-feuilleton à l'intérieur du roman qu'est l'histoire de Cécile, est déterminé par le fait que M. d'Aimeri développe une véritable aversion pour sa fille, expliquée d'une manière plus ou moins convaincante par la préférence d'un fils unique. Il sacrifiera donc cette fille au profit de ce fils, fournissant ainsi un motif sociologiquement "réaliste" en l'obligeant à devenir religieuse.

Le thème n'a rien d'original. En 1782, date de la parution d'Adèle et Théodore, Diderot a déjà publié La Religieuse dans La Correspondance Littéraire³⁰, et Mme de Genlis a eu toute licence pour en prendre connaissance. On peut y voir une source d'inspiration pour notre auteur, encore que la société contemporaine offre assez d'exemples du genre pour servir de fondement solide au mythe de la religieuse: la jeune fille dont la vocation a été contrainte est un rôle aussi habituel que celui du cadet militaire ou du fils rejeté comme ce Saint-André qui, parallèlement à Cécile, souffre de la tutelle d'un père inhumain. (A et T. T2, p21)

Ainsi que l'avance Pierre Fauchery, "le premier postulat du roman monastique est que toute vocation est plus ou moins forcée; le second, que rien ne rend une vocation forcée plus pathétique que de la mettre en conflit avec l'amour" (Destinée p341). L'amour est un des points sur lesquels la Religieuse et l'histoire de Cécile diffèrent fondamentalement. Les sentiments de Cécile pour le chevalier de Murville sont partagés; ils se développent au point de surmonter toutes les contraintes sociales telles que l'exigence d'une dot ou même le consentement paternel. Mais Mme de Genlis excelle dans le "pathos": à l'obstination d'un père s'ajoutent les coups du destin et le sauvetage in extremis de Cécile ne se produit pas. Toutes les ressources du suspens et du "trop tard" sont mises en jeu par la dramatique romanesque.

Comme dans le roman de Diderot, Mme de Genlis met l'accent sur la cérémonie de la "prise de voile" qui représente bien dans le cas de Cécile le point de non-retour et la

condamnation à vie, d'autant plus qu'elle se produit au moment où le père connaît la joie de marier son fils. Le système d'oppositions vient renforcer l'isolement et le malheur de la victime. Le plus cruel de tous les apprêts dans la cérémonie des vœux, le plus symbolique aussi est celui qui tranche la plus somptueuse parure de la femme : sa chevelure. Les longs cheveux de Cécile deviendront l'objet du culte du chevalier de Murville, emprisonné dans le fétichisme qui alimente sa fidélité et sa passion malheureuse.

Quant à Cécile elle-même, son consentement a été obtenu par l'abus du pouvoir paternel, mais elle ne déroge jamais à son devoir filial qui se manifeste par une obéissance à toute épreuve. Car même si le père est indigne, une fille vertueuse ne doit jamais lui ménager son respect. Dans son aura de sainteté, elle va même jusqu'à lui pardonner le mal qu'il lui a fait et mobilise ses dernières forces pour le convaincre de sa résignation heureuse et lui éviter les remords. Pour elle, le couvent-oubliette est devenu couvent-refuge, propre à abriter une destinée brisée par l'injustice d'un père. Elle doit sublimer son amour, triompher "d'une passion si fatale; et goûtant... toutes les consolations sublimes que la religion peut offrir, elle recueille enfin les doux fruits d'une piété véritable, la résignation et la paix, et elle est devenue l'exemple et le modèle de toutes ses compagnes" (A et T. T1, p158). Malheureusement, cet équilibre précaire est toujours remis en question; sa vulnérabilité ne peut supporter, dix ans après, lors d'un séjour dans le monde, la vue du bonheur paisible d'un couple de paysans

qui suffit à raviver son désespoir. Elle meurt, sainte et martyre, "le crucifix sur la poitrine" (Tl. p341). Ainsi que l'avance Pierre Fauchery, "Cécile a ... réconcilié la vertu et le pathétique de la nonne amoureuse" (Destinée p347).

Le martyre de la fille devient le martyre du père poursuivi par le remords; la morale de l'histoire vise ici l'homme dans sa fonction paternelle, et personne n'est mieux placé que M. d'Aimeri pour mettre le chevalier de Valmont en garde:

"Tu seras père un jour, garde-toi d'oser choisir parmi tes enfants un objet de prédilection; défends-toi d'un mouvement de préférence qui devenant bientôt un sentiment exclusif, te plongerait dans un funeste aveuglement sur les défauts et les vices de cet enfant chéri et te rendrait injuste et barbare envers les autres" (A et T. Tl, p415).

Le mari

La figure du mari est tout aussi bien représentée que celle du père. C'est encore une fois à M. d'Almane que revient le privilège d'être investi de toutes les qualités. Jamais il n'abuse de son pouvoir et partage équitablement la tâche parentale avec sa femme en s'occupant de l'éducation de son fils, Théodore.

M. de Limours et M. de Valcé représentent sans conteste la norme sociale, les parfaits exemples d'une institution que Pierre Fauchery désigne comme "le mariage 18ème siècle" (Destinée p368) dans lequel les époux disposent de leur liberté et de leur indépendance, à un degré tel, pour M. de Limours, qu'il devient un étranger pour sa femme.

Le mari provincial, jovial mais lourd et dépourvu de toute "sensibilité" prend les traits de M. de Valmont, caractère peu développé dans le roman.

Enfin au pôle négatif de la chaîne que forment les conjoints trône le Duc de C***, mari aussi monstrueux qu'il est possible d'être et dont les caractéristiques s'inspirent fort de celles de Barbe Bleue ainsi que le remarque le chevalier d'Herbain.

(T2, p394)

Mme de Genlis semble affectionner le thème du mari barbare qu'elle reprend dans une de ses nouvelles intitulée La jeune pénitente ³¹, où, à quelques variantes près, c'est l'histoire de la Duchesse de C*** qui est racontée. A la différence d'un conte comme Barbe Bleue cependant, la nouvelle ou l'histoire donne plus de vraisemblance au personnage, qui passe du domaine de l'imaginaire et du fantastique au domaine du plausible.

Avant d'être mariée contre son gré au Duc de C***, la Duchesse tombe amoureuse du Comte de Belmire, passion innocente qu'elle essaie de réprimer après son mariage mais que le Duc découvre en interceptant des lettres. Rien d'extraordinaire dans la trame du récit si ce n'est le caractère impérieux du Duc. Sa jalousie démoniaque l'amène à concevoir un plan de vengeance qui consiste à faire passer sa femme pour morte et à l'enfermer dans un souterrain totalement obscur pour le reste de ses jours parce qu'elle ne veut pas révéler le nom de son amant. Elle n'en sortira qu'après neuf ans, à la mort de son mari.

C'est le drame de l'épouse malchanceuse dont le sort est

déterminé par une passion antérieure au mariage. Ses torts sont pratiquement inexistantes et quoiqu'elle ait tendance à se reconnaître fautive pour avoir "entretenu - en pensée - cette passion malheureuse", tous les éléments viennent la disculper. La fausseté de sa situation la place inévitablement en position d'accusée et le mari est prompt à saisir les signes qu'il interprète à tort. Pierre Fauchery, dans son étude sur La Destinée féminine au 18ème siècle, dit que "le malentendu demeure la loi de l'existence féminine romanesque. Le sort s'acharne sur certaines "honnêtes femmes" en les mettant toujours innocentes dans les situations les plus suspectes. Il en résulte souvent des vengeances atroces, des meurtres" (Destinée p393). La jalousie du mari devient un puissant moyen de dramatisation puisqu'elle se traduit ici par l'utilisation de la force et l'incarcération. Mme de Genlis joue ici aussi sur le pathos de la séquestration, d'autant plus que l'héroïne est littéralement enterrée vivante.

La femme martyre

On ne peut manquer d'être frappé par la similarité des situations de ces personnages féminins martyrisés que sont Cécile et la Duchesse de C***. Toutes deux souffrent par l'homme, que ce soit le père ou le mari. Leurs fautes sont inexistantes ou minimisées; dans les deux cas l'amour est contrarié; elles acceptent leur sort avec une résignation exemplaire, trouvant un secours dans la religion car "il n'est point de maux que la religion ne puisse faire supporter" (A et T. T2, p286). Toutes deux subissent la longue épreuve de l'incarcération, le couvent et le souterrain remplissant ici la même

fonction. Toutes deux sont assez magnanimes pour pardonner à leurs bourreaux et atteignent ainsi à la vertu suprême teintée de sainteté dans le cas de Cécile. La duchesse de C***, la seule à survivre à son épreuve, en ressort purifiée par sa longue souffrance.

Le parallèle se prolonge même jusque dans les comportements des tortionnaires mâles. Conduits par leurs passions extrêmes, ils restent intraitables jusqu'à la réalisation complète de leurs forfaits. A plus ou moins longue échéance, ils sont pris de remords; M. d'Aimeri se "rachète" partiellement en entreprenant l'éducation du chevalier de Valmont et en se tournant vers la religion. Mais ils sont inévitablement condamnés à mort. Le temps que "la justice divine" leur impartit une fois leurs actions atroces et irréversibles accomplies ne varie que très légèrement: le repentir de M.d'Aimeri dure dix ans et le remords du Duc le conduit à la tombe après neuf ans.

Il existe donc une structure de base invariable dont les éléments principaux restent l'abus de pouvoir du personnage masculin et la soumission résignée de la victime féminine, avec un renversement final des données car la femme sort toujours grandie de son martyre, même si c'est par la mort.

Dans les deux cas étudiés, le père et le mari offrent des images qui placent l'homme en position non-équivoque de domination; ils sont les représentants suprêmes de la société mâle dans son côté le plus négatif: despotisme et sadisme sont leurs privilèges. Nous nous devons de remarquer cependant que Mme de Genlis n'est certes pas disposée à mettre en question

la légitimité du pouvoir de l'homme dans son rôle de père ou de mari; il n'y a jamais de rébellion de la part de la fille ou de l'épouse puisqu'elles affichent toutes deux une vertu à toute épreuve. Mais la revendication féminine prend le détour de la religion; s'il n'existe pas de justice humaine assez forte pour empêcher son oppression, la "justice divine" intervient inévitablement pour punir les hommes abusifs. En cela, le père est beaucoup plus visé que le mari et telle est la mise en garde concernant M. d'Aimeri:

"Si, pour une faute irréparable en vérité, mais expiée par dix ans de repentir, le ciel le punit avec autant de sévérité, que doivent donc craindre les pères dénaturés qui cherchent à s'aveugler sur l'atrocité de leur injustice" (A et T. Tl, p339).

Le message est fort similaire de celui de Diderot dans la Religieuse; il s'agit de dénoncer les parents qui font le malheur des jeunes filles, mais pour la Comtesse le châtiment est d'ordre religieux.

Plaintes formulées contre les hommes

Dans le cas des femmes persécutées, la contrainte virile paralyse toute possibilité de défense. Mais tous les personnages féminins n'ont pas l'envergure de martyrs. Il en est certains qui ne manquent pas de formuler des plaintes contre la tutelle masculine, même si la contestation reste assourdie. Les doléances cependant ne franchissent jamais les limites du monde féminin; on ne fait nul reproche direct au père ou au mari, toujours prompt dans la majorité des cas à user de son pouvoir, mais

on fait part de ses griefs à des consoeurs, le plus souvent des amies ou des parentes. Et Mme de Limours d'écrire à Mme d'Almane:

"Ô quel tyran qu'un homme! Comme le plus faible peut tout à coup devenir redoutable à la femme la plus impérieuse!" (A et T. T1, p236)

Vain mouvement de rébellion, car la seule issue est encore la soumission, volontaire ou non. Non-volontaire dans le cas de Mme de Limours et qu'elle paye du prix de sa fierté:

"Enfin après avoir fait beaucoup d'imprécations contre les hommes, après avoir pleuré... je me suis décidée à écrire à M. de Limours pour reconnaître mon tort ³²... il faut souffrir tout cela; il faudra l'attendre demain avec patience et soumission et le recevoir avec douceur; je suis humiliée, confondue et réellement hors de moi" (A et T. T1, p236).

Mme de Limours est le seul personnage féminin du roman à contester ouvertement la suprématie quasi-divine de l'homme et à faire part de sa frustration d'être femme.

Mise en garde et conseils de la mère

Mais la contestation ouverte ne mène nulle part dans un siècle où le règne de l'homme est fermement établi; il reste à la femme d'adopter une politique détournée qui nécessite tout d'abord une connaissance approfondie de l'"adversaire". Et Mme d'Almane n'omet pas, dans son rôle de mère et d'éducatrice de prévenir sa fille contre les hommes. La mise en garde peut se faire par le moyen de la littérature où le Clarissa de Richardson sert d'exemple:

"Elle (Adèle) a été très frappée du caractère atroce de Lovelace et réellement épouvantée de son artifice et de son hypocrisie: c'est ce que je désirais: il est important d'apprendre de bonne heure à une jeune personne à se défier des hommes en général.³³ Nul livre au monde ne peut mieux que Clarisse inspirer cette utile et sage défiance". (A et T. T3, p193)

La leçon est de même nature dans cette conversation où Mme d'Almane fait part de ses réflexions à Adèle:

"Si vous saviez ma fille combien les hommes sont difficiles à connaître! ... Des moeurs si différentes des nôtres, et puis sachant se contrefaire quand ils veulent... ils ne sont occupés qu'à nous tromper, à feindre des sentiments qu'ils n'éprouvent pas, afin de nous séduire et de pouvoir s'en vanter après." (A et T. T3, p240)

Et l'homme le plus à craindre, c'est bien le "roué" séducteur, présenté sous les traits d'un M. de Remicourt par exemple, personnage que chacun reconnaît comme fort à la mode dans cette société parce qu'il a "perdu" trois ou quatre femmes. (T3, p291)

La mère a non seulement pour fonction de mettre sa fille en garde mais elle doit aussi lui fournir des armes pour se défendre. Et le grand atout, d'après Mme de Genlis, est de parvenir à contrôler les pulsions du coeur. Aussi, "aucune personne raisonnable, quelque sensible qu'elle puisse être, n'aura jamais de passion" (T3, p292). Ce qui explique d'une manière plus positive le fait qu'il ne faille pas développer l'imagination des filles; l'amour, la passion la plus dangereuse, n'est que l'invention d'un esprit exalté et mal dirigé; alors

que les hommes, eux, ont toute licence d'avoir une imagination féconde et d'être amoureux. D'une part, ils n'ont pas à se défendre, et d'autre part, leur passion les met, temporairement peut-être, en position d'infériorité. C'est en tacticienne avertie que Mme d'Almane donne des conseils à sa fille en prévision de son mariage prochain:

"Il (le chevalier de Valmont) sera certainement passionnément amoureux de vous la première année de votre mariage: profitez de l'empire passager mais sans bornes que l'amour vous donnera sur lui pour acquérir le droit de lui parler avec franchise de ses défauts; que ce soit toujours avec le ton de l'intérêt et de la tendre amitié; en même temps demandez-lui ses avis; si vous voulez qu'il reçoive bien vos conseils, ayez l'air de désirer les siens. Quel intérêt n'avez-vous pas à le corriger de ses défauts, et à former autant qu'il vous sera possible et son caractère et son esprit." (A et T. T3, p423)

L'amour qu'elle inspire devient donc, pour la femme, un moyen d'influencer l'homme et d'assurer son emprise. La ruse s'allie à la raison pour contrôler l'homme, et cette attitude présente sans conteste une certaine modernité car elle est typique, encore aujourd'hui, de la bourgeoisie.

Tentatives de la femme pour améliorer son sort

La relation homme-femme est toujours présentée comme un rapport de forces: c'est à celui qui exercera son empire sur l'autre. La femme passe de "dominée" à "dominante" aussi long-

temps qu'elle est objet aimé et, si elle sait garder la tête froide, elle peut tirer avantage de sa situation. Mais cette supériorité de l'être féminin, Mme d'Almane le reconnaît elle-même, se caractérise surtout par sa brièveté. Comment faire pour remédier à la suprématie de l'homme quand la passion n'est pas présente pour faire pencher la balance du côté souhaité? En ayant recours à la diplomatie, ainsi que le démontre Mme d'Almane à la Vicomtesse de Limours:

"Je sais bien que M. de Limours est le maître, mais avec de la sagesse et de la fermeté, vous auriez pu le faire changer de dessein" (A et T. T1 p295.)

Mme d'Almane se pose d'ailleurs comme l'exemple même de la femme qui a su transformer son mari. Constatation qu'il nous est possible de faire à la seule et unique mention d'une vie passée plus personnelle que la baronne dévoile dans sa correspondance; et qui vient de la Vicomtesse de Limours:

"Vous, vous avez épousé l'homme du caractère le plus décidé et même le plus impérieux: il méprisait les femmes, il vous fit éprouver toutes les injustices de la jalousie la plus absurde, en même temps il prit pour une autre femme la plus violente passion; vous avez trouvé le moyen de le détacher de votre rivale, d'obtenir son estime, sa tendresse et toute sa confiance". (A et T. T1, p198)

On souhaiterait en savoir plus sur l'accomplissement de ce miracle, et savoir aussi comment s'est réalisée la transformation de ce même époux en éducateur dévoué. Il faut sans doute

observer le comportement des personnages féminins que la baronne conseille ou dirige pour trouver une partie de la clef de l'énigme. Mme d'Ostalis se trouve dans une situation similaire quand son mari s'intéresse de près à la Comtesse Anatolle (T3, p33). Elle met alors en oeuvre toute une stratégie - où le hasard intervient pour beaucoup - afin de retrouver ses bonnes grâces: la discrétion et la délicatesse semblent être les mots d'ordre.

Dans le cas d'Adèle, ce n'est pas le sort de la jeune fille qu'il est question de changer, puisqu'elle ne connaît pas encore les affres du mariage, mais l'image de l'être féminin dans son entier. L'homme est amené à reconsidérer son opinion sur la femme à la lumière de l'éducation qu'elle a reçue et qui joue comme une "plus-value". M. le Comte de Retel est l'exemple de l'individu converti en faveur de l'éducation. Bien ancré d'abord dans son mépris pour les femmes, il avoue "ajouter peu de foi à l'instruction et aux talents" qu'elles peuvent montrer (A et T. T3, p258). Mais après s'être assuré qu'il n'y a pas de supercherie dans les dessins "d'après nature" d'Adèle, après s'être rendu compte des connaissances de la jeune fille, il passe subitement d'une extrémité à l'autre et devient son plus "sincère admirateur", au point qu'il la demande en mariage. L'éducation prend alors le pas sur tous les avantages souhaitables: "Pourquoi, écrit-il, lorsqu'on veut se marier, ne demande-t-on que de l'argent? C'est qu'on demanderait presque toujours en vain une éducation distinguée... On ne cherche qu'une femme riche parce qu'on désespère d'en trouver une à la fois jolie, aimable, instruite

et spirituelle" (A et T. T3, p268-9). Ramener la femme à la valeur monétaire de sa dot a quelque chose de bien dégradant que l'éducation peut, d'après Mme de Genlis, enrayer. Mais ici aussi, elle utilise le stratagème de faire parler un homme pour accorder à l'éducation une valeur plus sociale.

Il n'est jamais question dans Adèle et Théodore de déclarer ouvertement la supériorité de l'être féminin. Au contraire, l'auteur réitère la loi fondamentale de la différence: l'infériorité de la femme est dans "l'ordre de la nature" et elle doit elle-même tout mettre en oeuvre pour maintenir cet ordre:

"Tout être subordonné par sa nature à un autre, et qui n'a point pour lui le respect qu'il doit avoir, non seulement ne s'élève pas, mais se rabaisse encore. Nous ne sommes véritablement nobles qu'autant que nous savons rester à notre place; l'insolence, loin de nous rendre plus grands, ne peut que nous avilir, même lorsqu'elle paraît nous réussir le mieux" (A et T. T1, p187).

Cette idée sera reprise et développée par la suite: les lois de la société qui accordent la suprématie à l'homme sont "prises dans la nature, telles que celles qui (lui) donne le pouvoir et l'autorité" (T1, p302). La femme alléguant sa propre soumission n'a rien d'extraordinaire dans une société où c'est un fait établi. Elle s'octroie cependant des moyens détournés pour la combattre. Il suffit pour s'en rendre compte de considérer le personnage de la baronne d'Almane qui reste un être supérieur à tout point de vue.

Les liens du mariage traditionnel

Nul doute que Mme de Genlis, thuriféraire de la famille et de la religion, donne dans Adèle et Théodore une vision plutôt engageante du mariage. L'union traditionnelle reste, selon les termes de Pierre Fauchery, "la combinaison canonique de l'association intersexuelle" (Destinée p366). Synonyme de solidité, l'institution du mariage préserve son caractère sacré.

Dans un effort de revalorisation, l'auteur présente comme malheureux le mariage, perpétué par la société aristocratique, mariage libertin ou semi-libertin selon que les deux conjoints ou l'un seulement s'affranchissent de l'obligation de fidélité et où l'indépendance réciproque reste la règle fondamentale. A preuve, cette lettre vieille de douze ans de la Vicomtesse de Limours, citée par la baronne:

"Enfin ma chère cousine, tous mes vœux sont accomplis, je n'ai plus de craintes, d'inquiétudes pour l'avenir, je suis sûre maintenant d'être à jamais libre et paisible; M. de Limours est amoureux d'une femme de la société... il est vrai que M. de Limours n'a pas été, jusqu'ici, fort gênant; mais ne pouvait-il pas d'un moment à l'autre, par désœuvrement, s'aviser de s'occuper de moi?" (A et T. T1, p201-2).

Il s'avère ensuite que la Vicomtesse éprouve toutes les peines du monde pour établir son mariage sur des bases plus solides et plus satisfaisantes, mais son malheur ne vient que de son inconséquence. "Son tort, comme le remarque la baronne, fut de croire jadis que c'était un très bon air que celui de paraître froide et dédaigneuse pour son mari... Il avait à peu près la

même idée et cette conformité d'opinions ne devait pas (les) rapprocher" (A et T. T1, p200). En copiant l'attitude "à la mode" instaurée par le milieu social, l'épouse ne peut trouver qu'un bonheur illusoire et éphémère. Un sentiment de dignité froissée se développe immanquablement à plus ou moins long terme devant l'infidélité du mari, que l'adultère soit consommé ou non. ³⁴

Selon Mme de Genlis, la conduite de l'épouse doit résulter d'une politique plus adroite, plus conforme à l'image édifiante qu'elle donne de la femme: on a vu, dans le cas de Mme d'Ostalis, que le moyen le plus sûr était la patience, le silence et la discrétion. Tactique qui met en valeur des qualités essentiellement négatives comme la dignité résignée, et surtout l'abnégation. Mais ne nous y trompons pas. C'est la stratégie qui prend le couvert de la résignation dans le comportement de l'épouse "telle qu'elle doit être". Tout est devoir et sacrifice pour l'épouse; Mme d'Ostalis par exemple suivra son mari nommé ambassadeur en ** (T3, p248) mais plus admirable encore dans son abnégation est l'attitude de la femme envers un mari lourdaud et sans délicatesse. La vie maritale de Mme de Valmont exemplifie à la perfection le sacrifice perpétuel de l'épouse car "elle paraît toujours ne remarquer aucune de ses balourdises... elle prend le seul parti que doive suivre une femme honnête et sensée avec un semblable mari, celui de n'avoir jamais l'air d'être embarrassée de ce qu'il fait de déplacé; la dissimulation dans ce cas est estimable..., chacun respecte l'opinion qu'elle semble avoir de lui; ainsi elle n'a jamais le chagrin de le voir mal accueilli ou ridiculisé".

(A et T. T1, p279). Sublime épouse qui compense par son attitude les défauts de son mari et qui est rehaussée dans l'esprit de son entourage... Mais M. de Valmont reste balourd en dépit des apparences! On admire l'épouse mais pas le mari.

Si elle essaie par tous les moyens disponibles de changer tant soit peu sa condition, la femme dans les pires cas n'a pas d'autre choix que la résignation. Car les mesures extrêmes, comme le divorce ou la séparation ne peuvent signifier pour elle qu'un rejet social. Le seul exemple mentionné de séparation est celui de Mme de Germeuil, "absolument bannie de la société; car le monde si tolérant depuis quelques années surtout ne pardonne pas encore les séparations; il faut avoir des droits bien fondés à l'estime du public et en même temps les plus fortes raisons de se séparer de son mari, pour qu'un tel éclat ne ravisse pas toute espèce de considération, même celle qui n'est qu'apparente" (A et T. T3, p298). De toute évidence, Mme de Germeuil, par sa conduite libertine ne peut obtenir les suffrages qui soutiendraient sa cause. Dans tous ses ouvrages, y compris ses Mémoires, Mme de Genlis se fait le défenseur du mariage selon les principes de la religion, aussi malheureux soit-il.

L'amour et la passion

Le mariage de raison est beaucoup plus commun au 18ème siècle que le mariage d'amour, ce dernier étant plutôt considéré comme une incongruité. Pierre Fauchery avance que, dans les romans du 18ème siècle, le mariage n'apparaît jamais comme la vocation de l'amour; les deux univers, en fait, cheminent

parallèlement et rien ne les prédispose à se rejoindre. Toute description de la vie conjugale en termes amoureux prend un caractère de provocation qui violente la conscience du siècle.³⁵ Et cependant, dans ce roman moral qu'est Adèle et Théodore, les mots d'"amour" et de "passion" reviennent fréquemment, tantôt pour être loués, plus souvent pour être dénigrés. Dans l'ensemble, le point de vue de Mme de Genlis à travers la baronne d'Almane en ce qui concerne l'amour reste difficile à cerner parce que souvent contradictoire.

Il est dit clairement que tout sentiment extrême est intrinsèquement néfaste:

"Les passions peuvent nous précipiter dans le plus profond abîme des misères humaines" (A et T. T2, p286).

Il suffit pour s'en convaincre de lire l'histoire de M. de la Palinière dans les Veillées de château: son amour exclusif pour sa femme, sa jalousie extrême envers son ami et la passion du jeu le mènent à sa perte.³⁶ D'après Mme d'Almane, celle des passions dont il est le plus question, à savoir l'amour, n'existe pas à l'état de nature parce qu'il est principalement physique et que la solidité de l'amour est une valeur apprise.

Elle tente de prouver son affirmation en se référant à la vie provinciale et paysanne. (Remarquons ce qui pour Mme de Genlis est "naturel"!)

"Les femmes de province... aiment communément leurs maris et la vie champêtre ne leur inspire point d'idées romanesques" (A et T. T1, p314).

Les paysans, quant à eux, n'éprouvent pas d'autre amour qu'un

sentiment très passager (op. cit.). La passion ne naît que de l'imagination, particulièrement développée dans les villes, où elle se nourrit de romans comme La Princesse de Clèves. Rien de plus dangereux qu'un ouvrage où l'amour est présenté comme un sentiment indépendant de la volonté et pour lequel toute résistance devient inutile. On comprend pourquoi le roman sentimental est banni du programme éducatif d'Adèle:

"Une jeune personne nourrie d'une telle lecture, se marie sans goût pour celui qu'on lui donne, elle sait cependant qu'elle doit avoir un jour une grande passion ... (et éprouver) un sentiment qui doit faire le tourment de sa vie" (A et T. T1, p310-11)

La passion ou l'amour extra-marital entraîne le non-respect du principe religieux de la fidélité dans le mariage. D'autre part, il est d'autant plus facile de combattre ce sentiment que, d'après la définition qu'en donne Mme d'Almane, "l'amour à sa naissance n'est jamais bien vif, il n'est d'abord qu'un simple mouvement de préférence dont il est facile d'arrêter les progrès en cessant de voir l'objet qui l'inspire" (A et T. T1, p313). La femme, et elle tout particulièrement, a donc toute latitude d'échapper au danger d'une passion qui la rend vulnérable parce qu'elle met en jeu son honneur.

Toute passion est donc néfaste. L'amour est un segment de l'imagination auquel il est possible de résister. Mais qu'en est-il alors de l'amour fidèle du chevalier de Murville pour Cécile? Il en reconnaît lui-même la négativité lorsqu'il déclare: "S'il est possible, préservez votre coeur d'une passion dangereuse qui peut coûter tout le repos de la vie." (A et T. T2,

pl15). Néanmoins le développement du côté romanesque de son histoire vient en contrecarrer la morale et l'auteur condamne faiblement ce personnage qui voue un culte à l'être aimé et perdu. Qu'en est-il aussi de cette remarque à propos de Mme de Lagaraye?

"Elle admire son mari et elle l'aime avec une passion qui va jusqu'à l'enthousiasme" (A et T. T2, p62).

Il est d'autant plus difficile de saisir la limite entre le positif et le négatif, que, lorsqu'il s'agit de mariage, Mme d'Almane fait la différence entre "amour" et "passion":

"Je suis loin de désirer qu'Adèle ait de la passion pour son mari, mais je veux qu'elle puisse l'aimer" (A et T. T3, p264).

La ligne de démarcation entre les sentiments reste bien fluctuante!

Dans l'ensemble, toute passion extrême est à bannir, autant chez l'homme que chez la femme. La contradiction vient du fait que l'amour semble parfois être permis à l'être féminin dans le cadre du mariage. Il reste cependant le privilège de l'homme: "(ce sentiment) loin de l'avilir ne pourra qu'élever encore son âme et ajouter à sa délicatesse" dit M. d'Almane à propos de Théodore (A et T. T1, pl16). Il est vrai, comme nous l'avons déjà mentionné, que la femme peut se faire une arme, provisoire mais efficace, des sentiments qu'elle inspire.

Le mariage selon Mme de Genlis: réforme et tradition

Traditionnellement, c'est le père qui a la prérogative de choisir un époux pour sa fille. Il semble cependant que,

pour Mme de Genlis, cette tâche incombe surtout à la mère, ou bien à la femme dominante, c'est-à-dire celle à qui le père délègue ses droits, comme Mme de Gerville dans le cas de Flore (T1, p196). Le baron d'Almane estime par ailleurs nécessaire de justifier le transfert de son autorité à sa femme:

"Elle seule disposera du destin d'Adèle, c'est un droit que la justice et ma tendresse lui assurent également... la preuve de mon estime et de ma reconnaissance" (A et T. T2, p252).

Rare privilège donc que celui qui honore la baronne d'Almane car il semble plus fréquent que le père attende seulement de son épouse une opinion et qu'il se réserve toujours le dernier mot. M. de Limours, par exemple, pour marquer son opposition à sa femme lui déclare:

"Je n'étais point décidé sur ce mariage, à présent je vais donner ma parole; j'étais venu pour vous consulter, mais puisque vous avez si parfaitement oublié que je suis le maître de ma fille, je dois vous le prouver, et demain vous en serez convaincue."
(A et T. T1, p236).

Toujours est-il qu'en confiant à la mère le soin de décider du mariage de sa fille, Mme de Genlis assure à la femme une plus grande responsabilité dans le domaine familial.

A la "demi-réforme" proposée ci-dessus s'oppose la réforme totale de Mme de Limours qui laisse à sa fille, Flore, le soin de choisir son propre époux en accord avec ses sentiments et qui tente d'établir le mariage sur des principes plus équitables:

"Je veux bien qu'elle (Flore) n'aspire pas à gouverner, mais du moins établissons l'égalité... Je désire que l'époux de Flore soit aussi son amant... et que ma fille suive son devoir en n'écoutant que son coeur" (A et T. T1, p299-300).

Cette conception de Mme de Limours naît d'une réflexion sur sa propre existence; souffrant de la tutelle de son mari, elle voudrait éviter à sa fille de connaître le même sort. Mais l'union de Flore et de M. de Valcé, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec cette conception du mariage, se solde par un échec. On remarque ici le raisonnement insidieux de Mme de Genlis: les idées qu'elle ne partage pas sont mises à l'effectif de personnages négatifs.

Le seul droit accordé à la jeune fille en ce qui concerne son propre mariage est celui de donner son opinion, et on ne manque pas de consulter l'intéressée. A propos du mariage de Constance et de Théodore par exemple, il faut que "le coeur de Constance n'y mette point d'obstacle" (T3, p235). Mme d'Almane fait part à Adèle de chaque demande en mariage qu'elle reçoit pour sa fille... Mais le caractère d'Adèle est tellement calqué sur celui de sa mère que les consultations deviennent tout au plus des exercices pour montrer à quel point la jeune fille est raisonnable. A peine si elle trahit ses préférences (T3, p273).

Si elle refuse à la jeune fille le droit de disposer d'elle-même, la romancière insiste beaucoup sur une responsabilité dont les parents ne sont pas toujours conscients et qui est de faire le bonheur de leur fille:

"Songez bien que les vertus, le bonheur et la destinée de votre fille dépend du choix que vous allez faire... S'il (le mari) devient un tyran, au lieu d'un protecteur, d'un ami; si négligeant entièrement l'autorité douce et sainte qu'un père, qu'une mère lui ont cédée, il dédaigne, il abandonne à elle-même celle qu'il devait conduire, conseiller et gouverner, les parents seuls alors sont responsables des malheurs et des égarements qui peuvent résulter de cette union mal assortie" (A et T. T1, p297-8).

Une fois bien établi le fait que l'autorité parentale et surtout maternelle reste maintenue, nous nous devons de voir les critères qui entrent dans la sélection de l'époux pour la jeune fille. Puisqu'il s'agit pour les parents de faire le bonheur de l'enfant, l'ambition et l'intérêt ne peuvent entrer en considération, et ceci va à l'encontre des données traditionnelles où la fortune et le rang social viennent en première place. Le chevalier de Valmont "n'est pas, à la rigueur, un parti sortable pour (Adèle)" (T3, p276) mais il aura la préférence sur des prétendants plus opulents. La notion de "bonheur" joue un rôle considérable dans le choix d'un parti. Mme d'Almane tient compte de l'âge et de l'apparence physique du futur époux de sa fille. Voici les raisons pour lesquelles M. de Retel est évincé:

"M. de Retel a cent mille livres de rentes et un très beau nom, mais il a trente-sept ans et un personnel qui peut déplaire à une jeune personne; si la laideur n'est pas absolument révoltante à des

yeux indifférents, il serait très possible qu'elle

l'empêchât d'être aimé de sa femme" (A et T. T3, p264)

De tels critères s'opposent radicalement à la conception traditionnelle du mariage: jamais l'apparence physique d'un prétendant n'a été jugée comme sélective jusqu'alors. Ce dont la baronne est consciente, mais elle justifie ses "principes différents" par le fait que l'union n'est autrement que le résultat de l'ambition, ce que la religion réprouve.

En somme la grande réforme que Mme de Genlis réclame dans le mariage, est de concevoir une union assortie en fonction de l'âge et de l'attrait physique plutôt que de la fortune.

Il faut bien reconnaître que cette conception du mariage tend vers le romanesque. D'autant plus que la rencontre d'Adèle et du chevalier de Valmont apparaît comme une prédétermination naturelle: "ils sont faits l'un pour l'autre" dit la vicomtesse de Limours sans connaître les projets de Mme d'Almane. (A et T. T2, p120). Le troisième volume du roman sera l'histoire de leur affection mutuelle grandissante, parallèle à celle de Constance et de Théodore. L'aspect romanesque et l'aspect moral se confondent dans l'apothéose finale qu'est le double mariage des jeunes gens.

Le personnage féminin "positif" dans Adèle et Théodore ne sortira jamais des limites qui lui ont été imparties par la société et la religion. Plutôt que de réformer les lois qui régissent son sort, la femme s'en fait elle-même garante et prône la soumission à l'autorité. Et pourtant, personne n'est moins adroit pour contourner cette soumission que la baronne

d'Almane: elle a réussi à obtenir des privilèges qui sont de véritables entorses au pouvoir masculin et dus surtout à son caractère et sa personnalité. Seul un personnage féminin proche de la perfection, comme la baronne, peut tenter une réforme des principes du mariage. C'est en femme qu'elle parle alors, souhaitant pour la jeune fille un conjoint plus en accord avec ses propres préférences, condition qui semble indispensable pour assurer son bonheur.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, il serait bon de résumer brièvement les différents aspects de l'image de la femme dans Adèle et Théodore.

Mme de Genlis partage avec son siècle une confiance totale dans les bienfaits de l'éducation, particulièrement dans celle de la jeune fille. Le programme d'études établi pour Adèle, bien que restant théorique et sans doute difficilement applicable pour toute autre qu'elle, donne une idée de l'idéal féminin tel que le conçoit l'auteur dans sa vision romanesque et peut-être aussi utopique ³⁷. Les connaissances qu'une femme peut acquérir sont pratiquement illimitées et, dans un sens, bien plus vastes que celles de l'homme puisqu'elles recouvrent à la fois les domaines académiques, artistique et domestique. Sans être révolutionnaire, le système proposé par Mme de Genlis marque un pas en avant dans l'éducation féminine dans la mesure où la jeune fille, qui était jusque là limitée par son éducation sociale, peut se développer intellectuellement. D'autre part l'éducation peut jouer un rôle thérapeutique et combler le vide de l'existence féminine en développant des remèdes contre l'ennui comme le dessin, la lecture et la peinture ou en devenant une occupation pour la mère.

Un point reste négatif cependant: la double forme de sujétion de l'être féminin; au mari tout d'abord car la suprématie de l'homme reste le principe même de la société, et à la mère surtout, figure dominante du roman qui s'attribue certaines des prérogatives masculines. La domination de la mère se résume dans le cadeau de mariage qu'elle réserve pour sa fille, les trois

volumes de son ouvrages sur l'éducation qui deviennent alors symboles du passage du flambeau dans le domaine de la pédagogie.

L'analyse du rôle de la femme dans son milieu social et face à l'homme laisse entrevoir une différence fondamentale entre l'"être" et le "paraître" : l'être de la supériorité et le paraître de la soumission et du respect des lois établies. Il ne peut en être autrement sans déroger aux principes de la religion et de la morale sur lesquels se fonde le roman. Et cependant, en fonction de ces mêmes principes, Mme de Genlis parvient à retourner toutes les données premières de la condition féminine; elle revendique le bonheur, ce qui implique un changement profond, non pas des lois, mais de l'attitude morale: le dévouement d'une mère concernée par le sort de sa fille n'est qu'un côté de la prise de conscience des parents dans leurs responsabilités. Plus de pères ni de maris abusifs. On rejette l'injustice perpétuée par les motifs sociaux de la préférence d'un enfant, mâle en général, aux dépends des autres. Le choix du mari pour une fille ne répond plus aux critères que sont la fortune et le rang mais devient une longue préparation, mûrement réfléchie, et allant dans le sens des préférences de l'intéressée. Si les passions sont inconcevables dans le roman, on parle d'amour, d'estime, d'amitié et de confiance.

Tout tend vers la conciliation dans cette oeuvre de Mme de Genlis: conciliation du bonheur et de la vertu, de la religion et de la vie sociale et surtout conciliation de la domination établie de l'homme et des aspirations de la femme. Mme de Genlis tient à la société dans laquelle elle vit et ne veut pas la détruire, à l'instar des philosophes; elle est traditionaliste.

Et, en filigrane, apparaissent les aspirations de cette femme qu'est la Comtesse de Genlis. Un critique a avancé que l'enseignement était pour elle, plus qu'un but et une occupation, le moyen de conquérir la célébrité ³⁸. Il est vrai qu'elle peut paraître ambitieuse particulièrement aux yeux des hommes de son siècle et du siècle suivant, bien ancrés dans les idées établies du rôle de la femme. Et l'oeuvre de la Comtesse a la faiblesse de prêter le flanc à la critique, surtout dans ses Mémoires. Ce qui demeure par contre solidement établi, c'est son esprit d'indépendance. Elle refuse d'appartenir à une école, à un mouvement, et les philosophes ne peuvent se concilier ses grâces puisque cela signifierait pour elle un renoncement à ses principes. Fidèle à sa propre ligne de conduite, elle est avant tout jalouse de sa liberté et ne veut s'affirmer que par elle-même. Ce qui lui vaut des attaques réitérées de tous côtés. Voilà en quels termes elle fait dans ses mémoires le bilan de ses démêlées avec la presse :

"Ceux qui travaillent aux journaux libéraux sont malveillants pour moi parce que j'aime la religion et que j'attaque sans cesse les prétendus philosophes. De petites jalousies et de petites querelles littéraires, anciennes et nouvelles, mon indépendance que j'ai toujours eue pour toute espèce d'engagement dans un parti, donnent aussi aux journaux royalistes une constante malveillance pour moi" (Mémoires. T6, p130).

C'est seule, avec une conscience morale indestructible, selon ses amis, ou un entêtement extraordinaire, selon ses ennemis, qu'elle tente de réaliser ses aspirations. Et à travers cette

confiance en soi qui fait la personnalité de l'auteur transparaît une confiance dans la femme, perçue comme une force positive, et cette force morale ne peut que se transmettre à toute lectrice du roman.

Notes

1

Mme de Genlis, Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation, 2e ed., 3 vol. (Paris: Lambert, 1782).

Toutes les références au roman seront signalées par A et T suivi du tome et du numéro de la page, le tout entre parenthèses.

2

Charles-Augustin Sainte-Beuve, "Madame de Genlis," dans Causeries du Lundi, III, traduction, introduction et notes de E. J. Trechmann (Londres: G. Routledge & sons, n.d.), p. 16.

3

Alice Laborde, L'Oeuvre de Mme de Genlis (Paris: Nizet, 1966), p.7.

4

Alice Laborde, op. cit., introduction p.8.

5

Louis Chabaud, Les Précurseurs du Féminisme: Mesdames de Maintenon, de Genlis et Campan, leur Rôle dans l'Education chrétienne de la Femme (Paris: Plon, 1901), p.226.

Louis Chabaud considère Adèle et Théodore comme un roman à clefs, pour lequel Mme de Genlis aurait eu des démêlés avec quelques-uns de ses contemporains.

6

Dans le titre du roman, Adèle vient en première place, sans doute par opposition à Emile et Sophie de Rousseau. Constatons aussi que dans Emile, le traité pédagogique le plus connu de Rousseau, le nom de Sophie n'est pas même mentionné.

7

Mme de Genlis, Adèle et Théodore ou Lettres sur l'Education, 2e ed., vol.I (Paris: Lambert, 1782), p.56.

8

Mme de Graffigny, Lettres d'une Péruvienne (Paris: n.p., 1752), lettre XXXIV.

9

Mme de Genlis, Mémoires inédits de Mme la Comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours, vol.I (Paris: Ladvocat, 1825), p.27.

Toutes les références aux dix volumes qui constituent cet ouvrage seront signalées par Mémoires suivi du tome et du numéro de la page, le tout entre parenthèses.

10

Pierre Fauchery, La Destinée féminine dans le Roman européen du dix-huitième Siècle, 1713-1807, Essai de Gynécomythie romanesque (Paris: Colin, 1972), pp.157-163.

Les références à cet ouvrage seront signalées par Destinée suivi du numéro de la page, le tout entre parenthèses.

11

Jean-Jacques Rousseau, "Emile ou de l'Education, " dans Oeuvres Complètes, Emile, Education-Morale-Botanique, vol.IV, texte établi par Charles Wirz, présenté et annoté par Pierre Burgelin, Bibliothèque de la Pléiade (Paris: Gallimard, 1969), p.762.

12

Jean-Jacques Rousseau, "Emile ou de l'Education, "op. cit., livre V, p.708.

13

Mme de Genlis, Discours sur la Suppression des Couvents de Religieuses et l'Education publique des Femmes (Paris: ?, 1791. Introuvable de nos jours; cité par Jean Harmand. Mme de Genlis, sa vie intime et politique, 1746-1830, d'après des documents inédits (Paris: Perrin et Cie, 1912), p.524.

14

C'est nous qui soulignons.

15

Jean-Jacques Rousseau, "Emile ou de l'éducation", op. cit., livre I, p.271.

16

Louis Chabaud, Les Précurseurs du Féminisme, op. cit.,

p.216.

¹⁷ Mme de Genlis, Tales of the Castle or Stories of Instruction and Delight, trad. de Thomas Holcroft, vol.I (Londres: Walker and Edwards, 1817), p.53.

¹⁸ Jean-Jacques Rousseau, "Emile ou de l'éducation," op. cit., p.373.

¹⁹ Jean-Jacques Rousseau, "Emile ou de l'éducation," op. cit., p.402.

²⁰ Jean-Jacques Rousseau, "Emile ou de l'éducation," op. cit., p.376.

²¹ Louis Chabaud, Les Précurseurs du féminisme, op. cit., p.219.

²² La même idée a été formulée précédemment par Mme d'Almane, A et T, T1, p86.

²³ Louis Chabaud, Les Précurseurs du Féminisme, op. cit., p. 219.

²⁴ Elisabeth Badinter, Emilie, Emilie, l'Ambition féminine au XVIII ème siècle (Paris: Flammarion, 1983), p.176.

²⁵ Pierre Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses, ed. de Jean Mistler, le livre de poche (Paris: Librairie générale française, 1972), p.528.

"La même personne... m'a dit que Mme de Merteuil avait pris la nuit suivante une très forte fièvre...;... on sait depuis hier au soir que la petite vérole s'est déclarée... En vérité, ce serait, je crois, un bonheur pour elle d'en mourir."

²⁶ Mme de Genlis, Adèle et Théodore ou Lettres sur l'Education, op. cit., vol.I, p.54.

²⁷ De nombreux exemples masculins le prouvent: Théodore, Charles de Valmont, M. de Lincours, M. d'Ostalis sont tous sujets

à des incartades.

28 C'est nous qui soulignons.

29 C'est nous qui soulignons.

30 Denis Diderot, "La Religieuse," Correspondance Littéraire (Octobre 1780).

31 Mme de Genlis, "La jeune Pénitente," dans Le Comte de Corke surnommé Le Grand, ou la Séduction sans artifice; suivi de Six Nouvelles (Paris: Maradan, 1805), pp.167-237.

32 Mme de Limours n'a pas du tout tort. Elle est obligée de se soumettre aux vues de son mari pour tenter d'assurer le bonheur de sa fille, Flore.

33 C'est nous qui soulignons.

34 Nous nous référons ici à l'histoire de Mme d'Ostalis découvrant l'infidélité naissante de son mari. A et T, T3, p.33.

35 Pierre Fauchery, La Destinée féminine dans le Roman européen du 18ème siècle, 1713-1807, Essai de Gynécomythie romanesque, op. cit., pp.364-378.

36 Mme de Genlis, Tales of the Castle or Stories of Instruction and Delight, op. cit., p.146.

37 Alice Laborde, L'oeuvre de Mme de Genlis, op. cit., p.305. Alice Laborde exagère un peu trop en critiquant Rousseau et en louant Mme de Genlis.

38 Louis Chabaud, Les Précurseurs du Féminisme, op. cit., p.197.

Bibliographie

Ouvrages de Mme de Genlis

Genlis, Mme de. Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation.

2e édition, revue corrigée et augmentée. 3 vol. Paris:
Lambert, 1782.

---. Mémoires inédits de Mme la Comtesse de Genlis, sur le
dix-huitième siècle et la révolution française, depuis 1756
jusqu'à nos jours. 10 volumes. Paris: Ladvocat, 1825.

---. Théâtre à l'usage des jeunes personnes. 4 vol. Paris:
Panckoucke, 1779-80.

---. Annales de la vertu ou Cours d'histoire à l'usage des
jeunes personnes. 2 vol. Paris: Lambert, 1782.

---. Les Veillées du Château. 4 vol. Paris: Lambert, 1784.
Ed. anglaise Tales of the Castle or Stories of Instruction
and Delight. Trad. de Thomas Holcroft. Londres: Walker
and Edwards, 1817.

---. L'épouse impertinente par air, suivi du Mari corrupteur
et de la femme philosophe. Paris: Maradan, 1804.

---. Le Comte de Corke surnommé le grand ou la séduction
sans artifice; suivi de six nouvelles. 2 vol. Paris:
Maradan, 1805.

---. Alphonsine ou la Tendresse maternelle. 3 vol. Paris:
Nicolle, 1806. Ed. anglaise sous le titre Alphonsine or
Maternal Affection. Trad. de J. Novel. 4 vol. Londres:

J.F. Hughes, 1806.

Genlis, Mme de. Discours sur la suppression des couvents de Religieuses et l'Education publique des femmes. Paris: ?, 1790.

---. Les Battuécas. 2 vol. Paris: Maradan, 1817.

Appendice Spécial

Pour une bibliographie complète des oeuvres de Mme de Genlis, qui comptent plus de 140 volumes, nous nous référerons à la bibliographie établie par Mme Alice Laborde, L'Oeuvre de Mme de Genlis (Paris: Nizet, 1966).

Ouvrages des 17e et 18e siècles

Diderot, Denis. La Religieuse. Intro. de Roland Desné.

Paris: Garnier-Flammarion, 1968.

Epinay, Mme de. Les Conversations d'Emilie. Paris: A. Eymery, 1822.

Graffigny, Mme de. Lettres d'une Péruvienne. Paris: n.p., 1752.

Laclos, Pierre Choderlos de. Les liaisons dangereuses. Ed. de Jean Mistler, le livre de poche. Paris: Librairie générale française, 1972.

La Fayette, Mme de. "La princesse de Clèves". Romans et Nouvelles. Paris: Garnier, 1970.

Rousseau, Jean-Jacques. "Emile ou de l'Education" et "Emile et Sophie ou les Solitaires." Oeuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau. Vol.IV. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1969.

Ouvrages critiques des 19e et 20e siècles

- Badinter, Elisabeth. Emilie, Emilie, l'ambition féminine au XVIIIème siècle. Paris: Flammarion, 1983.
- Bertaud, Jacques. "Madame de Genlis, John Wilson Croker et la Révolution française, d'après une correspondance inédite." Revue de Littérature comparée, 51 (1977), 356-65.
- Chabaud, Louis. Les Précurseurs du Féminisme: Mesdames de de Maintenon, de Genlis et Campan, leur rôle dans l'Educa-tion chrétienne de la femme. Paris: Plon, 1901.
- Chartier, Roger, Marie-Madeleine Compère, Dominique Julia. L'Education en France du XVIe au XVIIIe siècle. Paris: SEDES, 1976.
- Fauchery, Pierre. La Destinée féminine dans le Roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807, Essai de Gynécomythie romanesque. Paris: Armand Colin, 1972.
- Gréard, Octave. Education des Femmes par les Femmes, Etudes et Portraits. 8e édition. Paris: Librairie Hachette, 1915.
- Harmand, Jean. Mme de Genlis, sa vie intime et politique, 1746-1830, d'après des documents inédits. Préf. d'Emile Faguet. Paris: Perrin et Cie, 1912.
- Hoffmann, Paul. La Femme dans la pensée des lumières. Fascicule 158. Paris: Editions Ophrys, 1977.
- Laborde, Alice. L'Oeuvre de Mme de Genlis. Paris: Nizet, 1966.
- Raaphorst, Madeleine. "Adèle versus Sophie: the well-educated woman of Mme de Genlis." Rice University Studies, trad. de Carol Mossman, 64, N 1 (winter 1978), 41-50.
- Rousselot, Paul. Histoire de l'Education des femmes en France. Vol. II. Paris: Didier et Cie, 1883.

Sainte-Beuve, Charles-Augustin. "Mme de Genlis." Causeries du
Lundi, vol. IV, trad. intro. et notes de E. S. Trechmann.
Londres: G. Routledge & sons, n.d.